

LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXV



LE
CAPITAINE SARROU
UN OFFICIER
FRANÇAIS AU
SERVICE
DE L'EMPIRE
OTTOMAN

2004
SA
5179

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

LES CAHIERS DU BOSPHORE XXV

LE CAPITAINE
UN OFFICIER
AU SERVICE DE LA FRANCE

Dix ans de service

1870-1871

1871-1872

1872-1873

1873-1874

1874-1875

1875-1876

1876-1877

1877-1878

1878-1879

1879-1880

1880-1881

1881-1882

1882-1883

1883-1884

1884-1885

1885-1886

1886-1887

1887-1888

1888-1889

1889-1890



LES CAHIERS DU BOSPHERE XXV

© 2002 Les Editions Isis

Publié par

Les Éditions Isis

Şemsibey Sokak 10

Beylerbeyi, 81210 Istanbul

Tel.: 0216 321 38 51

Fax.: 0216 321 86 66

isis@turk.net

www.theisispress.com

ISBN: 975-428-233-1



LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXV

LE CAPITAINE SARROU
UN OFFICIER FRANÇAIS
AU SERVICE DE L'EMPIRE OTTOMAN

Dix ans de séjour en Turquie
ou
la réorganisation de la
gendarmerie ottomane
1904 - 1914

LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL



Le général Auguste Sarrou est né en 1874 à Patras (Grèce). Son père était un négociant français qui vècut en Grèce et en Roumanie. Auguste Sarrou, après des études au collège S^t Benoît à Istanbul entra en 1894 dans l'armée française et fit partie de 1904 à 1908 de la mission internationale de réorganisation de la gendarmerie ottomane en Macédoine, mise sur place à la suite des accords austro-russes de Muersteg. Entre 1908 et 1914 il fut au service de la Sublime Porte et prit part à la réforme de la gendarmerie, créant entre autres le corps des gendarmes-forestiers. Il revint en Turquie après la guerre mondiale et participa aux côtés de Franklin Bouillon aux accords d'Angora (1921). A la proclamation de la république il fut de longues années attaché militaire à l'ambassade de France dans la capitale turque. Il mourut en 1968 à Nice. Les pages qui suivent ont été rédigées en 1978 par son fils. L'orthographe des noms propres a été respectée sauf pour les mots et noms turcs pour lesquels l'usage moderne a été adopté.



04 SA 5179

Couverture : le Capitaine Sarrou, en uniforme ottoman (1906).



Préambule

Au début du XX^e siècle une expérience unique en son genre fut tentée dans la péninsule des Balkans. Durant le siècle précédent celle-ci fut soumise à une évolution que l'on peut désigner comme éruptive. De jeunes États avaient vu le jour et recouvré leur indépendance : la Grèce avec le Péloponnèse et une partie de la Thessalie, la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie au Sud du Danube, et la Roumanie au Nord du Danube.

Cependant entre ces petites puissances, la Macédoine restait sous la dépendance de l'Empire Ottoman. La population dans cette région était la plupart du temps en ébullition, car elle se composait non seulement de races différentes, mais surtout de confessions très diverses. A côté des musulmans, en majorité, on trouvait des Grecs orthodoxes dépendant du Patriarcat de Constantinople, des Bulgares relevant de l'Exarchat (schisme grec), des Valaques se reliant à l'Église Roumaine, des Pomak (bulgares musulmans) des *Dönme* (musulmans d'origine juive), des Albanais, des Israélites, et des catholiques de divers rites (latin, arménien, grec, etc.).

Des frictions, des heurts sanglants se produisaient constamment. Aussi les Grandes Puissances interviennent-elles et obligèrent le Sultan à accepter des conseillers pour la Gendarmerie.

Mon Père fut parmi ceux-ci et séjourna en Macédoine, puis à Constantinople et en Anatolie de mars 1904 à août 1914.

Moi-même y passais trois années (1906, 1907, 1908), mes sœurs deux années. Andrée naquit à Serrès le 3 juin 1907. J'ai cru intéressant, à l'aide des notes de mon Père et de nos jeunes souvenirs, de relater cette période du début de notre ère, où malgré leurs divergences politiques et leurs intrigues, les Grandes Puissances arrivèrent à se mettre d'accord pour essayer de maintenir l'ordre, la sécurité et le statu quo dans les Balkans.

On trouve des notes autographes partout, notamment, aussi les Grandes Painses intervenant elles et évidemment, elles à recevoir des conseils pour la Coopération.

Mon Père fut parmi ceux-ci et se joignit en Afrique, puis à Constantinople et en Anatolie de mars 1904 à juin 1904.

Moi-même, j'étais très jeune (1906, 1907, 1908), mes deux années. Autre année à noter le 3 juin 1907. Ici on intervient à l'aide des notes de mon Père et de nos frères soucieux de tracer cette période de début de notre vie, où malgré leurs divergences politiques et leurs ambitions, les Grandes Painses arrivèrent à se mettre d'accord pour essayer de maintenir l'unité, la sécurité et le bien-être dans les Balkans.

(1907) année nouvelle et année d'attente.



SITUATION GÉNÉRALE DE LA MACÉDOINE AU TEMPS DE L'EMPIRE OTTOMAN

A partir du moment où les quatre principales populations du Proche Orient, Grecs, Bulgares, Serbes et Roumaine, eurent obtenu leur indépendance, la politique balkanique fut dominée par la question macédonienne.

L'importance de la Macédoine provient de ce que, située au centre de l'ancienne Turquie d'Europe, elle est le point de rencontre de toutes ces nationalités.

Il semblerait que la masse de la population était constituée par des Bulgares mais que les Turcs y avaient installé de nombreuses colonies, principalement dans les villes et auprès des points stratégiques. Les Grecs occupaient surtout le littoral, mais grâce à leur prépondérance religieuse et économique, ils avaient réussi, en monopolisant le commerce et les professions libérales, à donner un caractère hellénique aux centres importants. Les Serbes étaient installés dans la Macédoine du Nord et occupaient au Nord-Ouest "la Vieille Serbie" (Prizren, Préditua, Ipek). Moins importants étaient les Roumains, dits Valaque ou Koutso-Valaques (valaques boiteux).

Il y avait également des Albanais et des Tcherkesses. Les Israélites d'origine espagnole, (Sefardim) formaient la majorité de la population de la cité commerçante de Salonique.

Certaines de ces populations avaient été converties à l'Islam : C'est ainsi que l'on avait les *Dönme* (israélites de Salonique) les Pomaks (bulgares) les Valahadès (grecs). Il y avait également des villages tziganes.

On ne peut se faire une idée de la bigarrure macédonienne, car elle atteignait non seulement les idiomes, mais également les religions. A côté des chrétiens-orthodoxes de rite oriental, dépendant soit du patriarcat, soit de l'exarchat, des musulmans et des israélites, on rencontrait des catholiques de rite oriental ou uniates, des catholiques latins et des protestants.

Le territoire que l'on désigne sous le nom de Macédoine comprenait principalement le *vilayet* (province) de Salonique, le *sandjak* (département) de Monastir et une partie de ceux de Dibra et de Serfidge, et le *kaza* (arrondissement) de Kortilia, et le *sandjak* d'Uskub, et 3 *kazas* du *Vilayet* de Kossovo.

Quoique divisé à l'intérieur, bassins séparés par des chaînes de montagnes plus ou moins élevées, ce territoire formé essentiellement des vallées du Vardar et de ses affluents, la Strouma et la Mesta, descendant vers la mer Égée, présentait une réelle unité géographique, à laquelle correspondait une unité économique basée sur la similitude des cultures, des productions et ce malgré les différences de races, de constitution sociale et de vie matérielle. Bien que souffrant, comme tous les autres sujets ottomans, de la mauvaise administration et de la négligence des Turcs, ce n'est pas à ces derniers que s'adresse, d'abord, l'hostilité des Bulgares, en Macédoine, mais aux Grecs et surtout au clergé dépendant du Patriarcat.

Les dignitaires ecclésiastiques grecs avaient profité de la situation privilégiée dont ils jouissaient dans l'Empire Ottoman, pour faire disparaître toute trace de culture slave, et pour essayer d'imposer l'hellénisme aux chrétiens orthodoxes des autres nationalités. La lutte entre les deux communautés grecque et bulgare fut des plus âpre surtout en Macédoine, entre le Patriarcat et l'Exarchat, d'autant plus que le 28 février 1870 le Sultan avait promulgué un firman établissant un "exarchat bulgare" autonome. Ce firman autorisait la réunion à l'exarchat des diocèses dans lesquels il serait constaté que les 2/3 de la population chrétienne était bulgare. Ce fut l'origine de nombreux massacres, pour obliger les populations à adhérer à une religion ou à une autre.

Le nationalisme des uns et des autres, quelquefois plus poussé que par les nationaux des pays libres, vient augmenter la haine existante du fait des religions.

Pour maintenir la tranquillité il n'existait avant 1904 que le corps des *zaptiye*, semblant de gendarmerie qui était plutôt un instrument d'anarchie et d'oppression qu'une police destinée à protéger les populations et à veiller au respect des lois du pays.

a) Organisation

Il relevait à la fois d'une part du ministère de la Guerre en ce qui concernait son organisation, son administration, sa discipline, son avancement et le statut de son personnel, et d'autre part du ministère de l'Intérieur en ce qui regardait son service et son emploi.

Il comprenait autant de régiments que de *vilayets*. Dans chaque régiment il y avait autant de bataillons qu'il existait de *sandjaks* (préfectures) dans le *vilayet* dont il portait le nom; et dans chaque bataillon autant de compagnies ou sections qu'il y avait de *cazas* (s/préfectures) dans le *sandjak* correspondant à ce bataillon.

Dans chaque compagnie l'effectif de gendarmes à pied et à cheval était réparti en plusieurs sections, et, tout en étant fixé théoriquement par des états, tenus au chef-lieu du régiment, il variait pratiquement en plus ou en moins, selon le bon plaisir des chefs ; car aucun contrôle sérieux n'existait et la solde n'était pas payée la plupart du temps.

b) Recrutement

Le recrutement des simples *zaptiyes* et l'avancement des cadres subalternes, étaient assurés par les soins du commandant du régiment qui était le grand maître dans son unité administrative. Les *zaptiyes* achetaient leur emploi en versant une certaine somme au commandant du régiment. Ils récupéraient rapidement celle-ci, en prélevant abusivement sur les habitants de leurs circonscriptions toutes sortes d'impôts arbitraires. Aucune loi, aucun règlement ne déterminaient les conditions de ce recrutement.

c) Administration

Écritures

L'administration était pour ainsi dire inexistante. Les écritures se réduisaient à la tenue de registres matricules, donnant sommairement l'état-civil du *zaptiye*, la date d'entrée au service, les mutations, les punitions, et la radiation, et à celle d'états de solde et d'armement établis sur des feuilles volantes.

Tous les autres registres, qui servent de base à une administration régulière et moderne, manquaient.

Habillement

Il existait bien un magasin d'habillement avec quelques rares effets de l'uniforme particulier des *zaptiyes*, mais généralement, ceux-ci s'habillaient à leurs frais, avec des vêtements de toute nature. On rencontrait rarement deux *zaptiyes* portant la même tenue, surtout parmi ceux qui étaient montés.

Armement

L'armement était plus uniforme. En général il était constitué par le fusil Martini de très vieux modèle, puis par quelques carabines anglaises. Munitions et fusils étaient dans un tel état de détérioration que l'arme du *zaptiye* servait à produire plutôt un effet moral sur les populations qu'il ne donnait de résultats utiles à l'usage. Les brigands qui dévastaient les *cazas* et les bandes de *comitadjis*¹ étaient beaucoup mieux armés que cette force publique ; car ils avaient des fusils excellents souvent du dernier modèle.

Installation matérielle

Les *zaptiyes* étaient logés dans des bâtiments, souvent en ruines et malpropres, sans ameublement ni literie. Chacun en s'engageant apportait son matelas et sa couverture.

d) Service

Aucun règlement officiel n'existait indiquant quel était le service des *zaptiyes*.

Pratiquement le corps de *zaptiyes* servait à satisfaire tous les besoins comme tous les caprices des diverses administrations ottomanes et des différents fonctionnaires de l'État, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. En général il remplissait les diverses fonctions ci-dessous.

¹Hors-la-loi.

Dans les chefs-lieux de *vilayet*, *sandjak* et *caza*, où se trouvait concentré tout l'effectif de chaque compagnie ou section, il fournissait de nombreux plantons, la garde des prisons, l'escorte des prisonniers, des postiers, des percepteurs d'impôt, etc. Les ordres des divers fonctionnaires étaient portés aux villages par les *zaptiyes* qui profitaient de ces déplacements pour se livrer à toute sorte d'abus et d'exactions, passant plusieurs jours dans une même localité, s'y faisant héberger, nourrir et combler d'effets, d'argent et de victuailles.

L'apparition d'un *zaptiye* dans une localité était souvent une calamité pour ses habitants.

Le corps des *zaptiyes* était également chargé de la poursuite des brigands. Cette poursuite ne s'exerçait pas toujours. Il fallait que des incidents bien graves aient soulevé l'émotion des autorités pour que des ordres de poursuite fussent donnés et c'est alors un officier, lieutenant ou capitaine qui conduisait l'opération, avec la même conscience élastique et les mêmes procédés abusifs que ceux indiqués plus haut.

Enfin le recrutement militaire était assuré par le même corps de *zaptiyes*. Ces derniers allaient dans chaque localité rassembler les gens appelés au service militaire. Les insoumis et les déserteurs étaient rarement inquiétés, ou bien allaient rejoindre les bandes de brigands.

Telles étaient les principales fonctions dévolues au corps des *zaptiyes*. Ceux-ci étaient incapables de s'en acquitter honnêtement faute d'organisation et d'éducation morale. Aussi, quand les populations chrétiennes commencèrent à se révolter en Macédoine, soit sous l'influence de la propagande extérieure, soit sous l'exaspération que provoquait chez elles le régime abominable d'Abdül Hamid, cette force publique se trouva-t-elle impuissante à réprimer le moindre mouvement insurrectionnel.

D'autre part les forces régulières de l'armée ottomane, ne se trouvant pas mieux organisées ni mieux préparées à une tâche aussi délicate que celle du maintien de l'ordre à l'intérieur, il se forma des corps de "Bachibouzouks" (civils), destinés uniquement à réprimer la révolte.

Ces corps se livrèrent à tellement d'horreurs : massacres, viols, vols, incendies, etc. qu'ils suscitèrent la réprobation unanime des Grandes Puissances européennes et provoquèrent l'intervention de l'Autriche et de la Russie. Aux délégués de ces deux puissances se joignirent à Muersteg ceux des quatre autres grands États : la France, l'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne. La conférence qui se tint dans cette ville, donna lieu à l'établissement d'un programme de réformes à introduire en Macédoine et à imposer au Sultan Abdül Hamid. La première de ces réformes fut celle de la Gendarmerie Macédonienne.

Dès 1897 l'Autriche-Hongrie et la Russie signèrent un accord tendant au maintien du statu quo dans les Balkans. Cet accord rendit inévitable l'insurrection macédonienne.

Pour compléter cette insurrection des réformes s'imposaient. La France, puis l'Angleterre proposèrent dès 1902 une entente des puissances pour soumettre des plans de réformes à la Sublime Porte. De son côté, Abdül Hamid promulgua le 12 décembre 1902 un nouvel *irade* (décret) dans lequel il désignait un inspecteur général des réformes pour faire appliquer les dispositions de l'*irade*. L'inspecteur fut Hüseyin Hilmi Pacha.

Les Puissances signataires du Traité de Berlin, envoyèrent le 21 février 1903 à la Sublime Porte un mémorandum (d'après un programme élaboré par M. Steeg, consul de France à Salonique) comportant le maintien de l'inspecteur général, l'utilisation de spécialistes étrangers pour la réorganisation de la Police et de la Gendarmerie, la répartition des effectifs de la gendarmerie entre chrétiens et musulmans, la répression des bandits, le contrôle de la Banque Impériale Ottomane pour assurer d'une façon régulière le paiement des traitements, la réforme de l'impôt des dîmes, et une amnistie aux condamnés pour faits politiques et aux émigrés. L'application de ces mesures ne fut pas suivie d'effets.

Le désordre et les abus de l'administration turque furent en partie la cause du soulèvement de la population bulgare. La politique de la Bulgarie et peut-être aussi celles de certaines Grandes Puissances, la Russie et l'Autriche-Hongrie, n'ont pas été étrangères à ce mouvement insurrectionnel.

Dès le début de 1903 eurent lieu une série d'attentats : explosion à la Banque Impériale Ottomane à Salonique ; machine infernale sur le paquebot *Guadalquivir* des Messageries Maritimes en rade de Salonique qui fut détruit et incendié ; explosion sur la voie ferrée de Salonique à Constantinople vers Dedeagatch ; dynamitage du pont du Vardar dit d'Augista; soulèvement et dégradations dans les *vilayets* de Kossovo et de Salonique le 2 août 1903, le jour de la Saint Elie ; insurrection d'Ilin Don, suivis de massacres par les autorités turques qui réprimèrent avec une sauvage énergie. (Cette insurrection avait été préparée depuis une dizaine d'années, par les comités ou comitadgis)

Du 30 septembre au 30 octobre 1903 la Russie et l'Autriche-Hongrie décidèrent dans leurs résolutions de Muersteg d'intervenir, avec le consentement des Grandes Puissances, Allemagne, France, Grande-Bretagne et Italie, pour forcer la Turquie à appliquer les réformes du traité de Berlin qui n'avaient jamais été mises en application jusque là. Les Grandes Puissances intéressées consentirent à ce que la Russie et l'Autriche Hongrie prennent l'initiative des pourparlers avec la Turquie. Pour faire adopter le plan de Muersteg par l'ensemble des puissances le moyen imaginé par les diplomates austro-hongrois fut la division en secteurs confiés aux diverses puissances qui enverraient chacune quelques officiers.

La réorganisation de la Gendarmerie fut considérée comme la première réforme à introduire.

Les pourparlers avec la Porte furent longs, car l'envoi d'officiers européens posait toutes sortes de problèmes : langues, costumes, grades, etc.

Finalement la tâche de réorganiser la gendarmerie dans les trois *vilayets* devait être confiée à un général de nationalité étrangère, au service du Gouvernement ottoman, auquel pourront être adjoints des militaires des Grandes Puissances qui se partageraient entre eux les circonscriptions où ils déploieraient leur activité de contrôleurs, d'instructeurs et de réorganisateurs. Ces officiers pourraient demander, si cela leur paraissait nécessaire, l'adjonction d'un certain nombre d'officiers et de sous-officiers de nationalité étrangère.

Pour régler l'application de ce programme en ce qui concerne la réorganisation de la gendarmerie, les officiers généraux se réunirent au début de 1904 à Constantinople.

Dix-sept réunions eurent lieu, au cours desquelles furent examinées les conditions de la réorganisation et de l'emploi des éléments étrangers, conditions au sujet desquelles le programme de Muersteg ne donnait que des indications très générales.

Deux questions essentielles sollicitèrent l'attention des délégués, d'une part le mode d'action des officiers étrangers (on renonça à demander des sous-officiers) de l'autre la répartition du territoire entre les différentes nationalités.

Dans les premières conférences, il avait été admis que les officiers prendraient le commandement direct des unités de gendarmerie réorganisée. Ultérieurement, on renonça à cette conception et on décida que les officiers étrangers n'auraient que le caractère de conseillers, d'instructeurs et de contrôleurs. Ces officiers passeraient comme le général, au service ottoman, et porteraient l'uniforme de la Gendarmerie réorganisée.

Leurs chefs directs, c'est-à-dire, les adjoints du général, conserveraient un caractère international, continueraient à rester au service de leur gouvernement propre et à porter l'uniforme de leur pays. Ce devaient être d'une part, des intermédiaires entre le Général, chef de la réorganisation et les officiers délégués à cette mission dans les districts, de l'autre, des agents politico-militaires relevant de leur ambassadeur qu'ils étaient chargés de renseigner.

Le contrat des officiers étrangers ne fut signé que le 14 mai et ils prirent le contrôle de leurs secteurs le 18 mai 1904 et ils étaient en Turquie depuis mars-avril 1904.

LA RÉORGANISATION DE LA GENDARMERIE

Le chef de la mission de réorganisation, proposé par les Puissances et accepté par la Sublime Porte le 2.1.1904 fut le général italien Degeorgis. Cet officier, homme énergique et ferme, était très courtois et surtout d'une grande droiture. Les qualités personnelles du Général lui permirent de maintenir une bonne harmonie entre les officiers réorganisateurs appartenant à six nations différentes et assurer l'œuvre de la réorganisation, car il lui fallait diriger une équipe du type "Makedon" dans cette partie de la Macédoine qui lui était confiée.

Le général sut également surmonter la résistance ouverte ou dissimulée des Turcs et s'en faire respecter. Il appartenait d'ailleurs au service ottoman et portait la tenue spéciale de la gendarmerie ottomane réorganisée et était au service de l'Inspecteur général ottoman.

Le secteur dont devait s'occuper le Général Degeorgis comprenait en 1904 les unités de gendarmerie résidant :

1- Dans le *vilayet* de Salonique

2- Dans le *sandjak* de Monastir, et le *caza* de Kastoria (*sandjak* de Guridje) du *vilayet* de Monastir.

3- Dans le *sandjak* d'Uskub du *vilayet* de Kossovo.

Ces unités possédaient 168 officiers, 3,455 gendarmes à pied et 614 à cheval.

Au Général Degeorgis devaient être adjoints des militaires appartenant aux Grandes Puissances qui partageraient entre eux des circonscriptions dans lesquelles ils déploieraient leur activité de contrôleurs, instructeurs et organisateurs. De cette manière ils seraient à même de surveiller également les procédés des troupes envers les populations. Ces adjoints se feraient aider par un certain nombre d'officiers étrangers.

Le territoire de la réorganisation fut divisé en secteurs, confiés chacun à un des adjoints étrangers de Degeorgis.

Le partage n'alla pas sans difficultés. On finit cependant par s'entendre.

L'Autriche eut le *sandjak* d'Uskub et la Russie celui de Salonique ; l'Italie obtint Monastir, Kastoria et Serfidje, limitrophes de l'Albanie. L'Angleterre accepta le petit *sandjak* de Dranca.

La France eut le *sandjak* de Serrès,¹ assez étendu et peuplé, et particulièrement important en raison de l'intensité de l'action révolutionnaire dont le massif de Pirin était une des forteresses et qui trouvait une aide dans les nombreuses et fortes localités bulgares de la région.

¹Le *sandjak* de Serrès comprenait huit *cazas* : Serrès, Melnik, Razlog, Petrich, Dennir, Aissar, Djumaiïa, Nevrocop.

Enfin l'Allemagne pour se bien faire voir de la Sublime Porte n'envoya qu'un adjoint et ne demanda pas de secteur. Cet adjoint, le Commandant von Alten fut nommé inspecteur des écoles de gendarmerie.

L'adjoint français du Général Degeorgis fut le Colonel Vérand, qui venait de la Garde Républicaine (il sortait de l'École Polytechnique, et avait servi dans la Gendarmerie). Cet officier était simple et de caractère très droit ; il était en outre impartial, très actif, tenant à se rendre compte de toutes choses ; il sut se faire respecter des Turcs et aimer des populations indigènes.

C'est en exécution du programme ci-énoncé que les officiers étrangers furent engagés pour la réorganisation de la Gendarmerie. C'est pour la gendarmerie qu'ils eurent à jouer leur rôle principal de contrôleurs, instructeurs et organisateurs. Ils durent aussi surveiller les procédés des troupes et enfin des agents civils, devant attirer l'attention de l'inspecteur général sur les besoins de la population chrétienne et lui signaler les abus des autorités.

Ils devaient recevoir les plaintes de toute nature des Macédoniens contre les autorités puis les transmettre à leur chef de mission et réexpédiées au consul chargé de les remettre aux agents civils.

Il était bien entendu qu'ils s'efforceraient d'exercer une action morale sur l'administration ottomane pour arriver à empêcher les exactions qui se commettaient habituellement envers les populations.

Ils s'appliquèrent surtout à être impartiaux et des plus discrets de façon à éviter toute critique.

Dans cet ordre d'idées, il fallut agir vis-à-vis du corps de gendarmerie, qui était très mal recruté et très mal organisé.

Les gendarmes ou *zaptiye*, étaient des gens sans instruction, souvent âgés et d'une honnêteté douteuse. Très mal payés, comme tous les employés de l'État Ottoman, ils devaient vivre sur les pays, soit par les bakchich (pourboires), soit par des exactions sur les habitants de leurs circonscriptions.

Les officiers ottomans nommés par intrigue ou protection étaient souvent aussi ignorants que leurs hommes, s'humiliant devant les autorités.

La première tâche fut l'épuration des cadres et des troupes, et leur remplacement par de meilleurs éléments, provenant du passage dans la gendarmerie d'officiers de l'armée et de recrues prises sur le contingent militaire. Ces derniers passèrent par une école d'élèves gendarmes qui fut installée à Salonique.

Une école pour officier fut également montée à Salonique. Trois écoles de chefs de poste furent installées à Salonique, Monastir et Uskub.

En même temps se faisait l'organisation d'un réseau de postes couvrant le pays ; réseau qui était surveillé par des tournées régulières des officiers étrangers et par des patrouilles de correspondance reliant les postes les uns aux autres.

Des modèles de bâtiments pour les différentes catégories de postes furent mis au point. Pour leur réalisation, l'inspecteur général imposa sa façon de voir, c'est-à-dire, l'exécution par souscriptions des populations locales.

Malgré le recrutement, entrepris même chez les chrétiens, les meilleurs éléments furent les Albanais et les Turcs d'Asie Mineure.

Les officiers des Grandes Puissances, mis à la disposition du gouvernement ottoman, pour la réorganisation des trois *vilayets* arrivèrent à Salonique vers le 24 avril 1904. Ils signèrent le 14 mai 1904 avec le maréchal commandant le corps d'armée, représentant de la Porte, un contrat de deux années dont les termes ont été arrêtés au cours des séances de Constantinople. Les officiers jurèrent "d'employer tous leurs moyens" pour la réussite de la mission, et reçurent un grade de plus que celui dont ils étaient titulaires dans leur armée nationale. Ils furent présentés au Général Degeorgis, qui reçut le titre de Pacha. Ils prirent possession de leurs postes dans le courant de mai (Papa était déjà en mission en mars).

Ils étaient au nombre de cinq par puissance (anglais, autrichien, italien, français, russe).

Mais si les adjoints au Général Degeorgis le conseillent et l'aident, ils portent la tenue de leur pays et sont à la solde de leur propre gouvernement, il n'en est pas de même des officiers étrangers.

Ceux-ci portent la tenue de la gendarmerie réorganisée et sont à la solde du gouvernement turc. Ils ne dépendent cependant que du délégué militaire de leur pays.

Si l'accord pour la tenue, coupe et couleur (toute bleue) s'était fait facilement, il n'en fut pas de même pour la question coiffure.

Le fez rouge brillait encore de tout son éclat et était considéré comme coiffure spécifiquement ottomane (de nombreuses années plus tard, quand Mustafa Kemal voulut supprimer le fez, on fit courir le bruit que le fez était une coiffure d'origine grecque) imposée, du reste, à tous les sujets ottomans ainsi qu'aux fonctionnaires et employés de l'Empire même ressortissants étrangers.

Les Turcs désiraient vivement que les officiers entrant au service ottoman prennent cette coiffure qui était alors celle de la gendarmerie turque. Au contraire, quelques-uns des adjoints militaires tenaient à marquer la situation spéciale de ces officiers en leur donnant un autre couvre-chef, le *kalpak* de peau de mouton, porté par les troupes à cheval.

Comme les officiers européens n'étaient pas unanimes sur cette question, on décida que chaque mission adopterait la coiffure qu'elle préparerait, de sorte que les officiers italiens et anglais acceptèrent le fez, tandis que les Français, les Russes et les Autrichiens prirent le *kalpak*.

La mission française se composait de deux capitaines (Foulon, Lamouche) (génie) et de trois lieutenants (Massenet) (artillerie), Enchery (artillerie), (Sarrou) (infanterie).

En résumé les officiers européens sous le couvert de l'uniforme turc sont en pleine indépendance. Il est bien précisé que :

Les attributions de chacun sont les suivantes : le Général Degeorgis élabore avec l'avis des adjoints les lignes générales de la réorganisation et donne les instructions nécessaires : elles sont transmises aux officiers ottomans par la voie hiérarchique turque et aux officiers européens par l'intermédiaire de leurs délégués militaires.

Les adjoints ont pour mission d'aider et conseiller le Général Degeorgis tout en représentant leur pays. Ils sont les chefs directs des officiers de leurs puissances.

Les officiers subalternes ont pour mission de surveiller et contrôler les officiers et gendarmes turcs et d'assurer l'exécution des instructions du Général Degeorgis.

Les officiers européens en dehors de la réorganisation ont une autre mission très importante : surveiller les agissements des troupes turques dans leur contact avec les populations de la Macédoine, chrétiennes ou musulmanes.

Enfin, ainsi qu'il a été déclaré dans plusieurs assemblées parlementaires, par les Ministres des Affaires Étrangères, ces officiers sont les témoins de l'Europe, chargés de renseigner leur pays sur tout ce qu'ils voient.

Le 25 juillet 1904, le Colonel Vérant, chef du secteur français envoyait un rapport au chargé d'affaires de France à Constantinople. Dans ce rapport étaient consignées les difficultés que rencontraient les officiers pour entreprendre les réformes nécessaires pour le bon fonctionnement de la gendarmerie.

Les attributions exactes des officiers étrangers délégués à la réorganisation de la gendarmerie en Macédoine, étaient précisées dans une note du représentant français en date du 4 juillet 1904, comme suit :

1°- les délégués étrangers, étant les adjoints du Général Degeorgis doivent être en contact permanent avec lui, pour les questions techniques.

2°- les délégués étrangers, restant les agents de leurs pays respectifs, doivent sortir du contact du général Degeorgis toutes les fois qu'ils sont saisis d'une affaire touchant l'œuvre générale des réformes et l'apaisement politique du pays et s'adresser au Consul de France à Salonique.

Le nombre des officiers étrangers était de 25 pour l'année 1904, mais la tâche fut tellement considérable que surchargés de besogne ils ne purent suffire à suivre de près la marche de la réorganisation dans les vastes territoires qui leurs étaient attribués, aussi l'année suivante, les Grandes Puissances obtinrent-elles du Gouvernement turc, non sans peine, l'engagement de 28 nouveaux officiers (six pour chacune des missions autrichiennes, italienne et russe et cinq pour les missions françaises et anglaises).

Réformes Accomplies

Recrutement

Le corps des *zaptiyes* prit le nom de gendarmerie (*jandarma*). Les anciens *zaptiyes* furent conservés en qualité de gendarmes, mais ils subirent une sélection progressive. Les officiers réorganiseurs, après un sérieux examen de chacun d'eux, désignèrent :

1°- ceux qui devaient être immédiatement renvoyés comme inaptes et nuisibles ;

2°- ceux qui, malgré leur inaptitude, devaient être conservés provisoirement, en attendant le renforcement des effectifs ;

3°- ceux qui devaient être définitivement maintenus en service et qui devaient aller faire un stage à l'École de Gendarmerie de Salonique pour recevoir une instruction technique convenable.

En même temps que cette sélection de l'ancien personnel qui s'opérait tout aussi bien parmi les cadres d'officiers et de sous-officiers, que parmi celui des hommes de troupe, on créait à Salonique une grande école d'élèves gendarmes, d'où devaient sortir tous les nouveaux militaires de cette arme. Une école d'officiers, dite des "Officiers-élèves" et une autre pour les sous-officiers, dite "École des chefs de poste" (chefs de brigade), furent également organisées dans cette même ville pour assurer un bon recrutement des cadres.

Les élèves gendarmes étaient choisis par les officiers réorganiseurs, parmi les meilleures recrues de l'armée et devaient remplir certaines conditions de moralité et d'aptitude physique et intellectuelle. Ils devaient faire cinq ans de service dans la gendarmerie, dont six mois d'école. La durée légale du service militaire était également de cinq ans pour toutes les recrues. A la fin du cours des six mois les élèves passaient un examen, recevaient un diplôme de gendarme s'ils étaient admis ou bien étaient renvoyés dans leur corps d'origine, s'ils avaient échoué à cet examen.

Un gendarme qui se signalait durant ses cinq ans de service, par son inconduite, était radié de l'arme de la gendarmerie, renvoyé dans l'armée et affecté aux corps d'occupation du Yémen, comme sanction.

L'école des officiers élèves recevait des officiers de l'armée qui sur leur demande avaient été admis à suivre les cours. Pour être versés dans la gendarmerie ces officiers devaient réussir aux examens de sortie. Elle recevait aussi les anciens officiers de *zaptiyes*, maintenus dans la gendarmerie et reconnus aptes à suivre utilement ces cours.

L'école des chefs de poste recrutait ses élèves parmi les anciens sous-officiers de *zaptiyes*, maintenus et reconnus aptes à remplir de pareilles fonctions.

Enfin une autre école, dite école des élèves-officiers fut créée également pour donner aux sous-officiers, provenant soit de l'ancien corps des *zaptiyes*, soit de la nouvelle gendarmerie, une instruction suffisante pour en faire des sous-lieutenants.

Tel était le mode de recrutement de la gendarmerie réorganisée qui permit, dans les trois ou quatre premières années de cette réforme, de doter la Macédoine d'un corps de police qui sans être encore parfait, contribua grandement à maintenir l'ordre à l'intérieur, sauf en ce qui concerne les crimes politiques, et à faire appliquer avec plus de régularité les lois de l'Empire Ottoman, malgré les abus incalculables des fonctionnaires hamidiens.

Organisation

L'organisation ancienne des *zaptiyes* fut généralement conservée dans ses grandes lignes. On maintient les unités en régiments, bataillons, compagnies et sections et on ajouta l'organisation en *karakols* (postes) qui correspond à celle de nos brigades en France.

Il y eut un régiment à Salonique (section russe) avec deux bataillons autonomes : ceux de Serrès (section française) et de Drama (secteur anglais) : un régiment à Uskub (secteur autrichien), et un autre à Monastir (secteur italien). L'État-major de chaque régiment était au chef-lieu du *vilayet*. La gendarmerie de chaque *sandjak* constituait un bataillon, dont l'État-major se trouvait au chef-lieu de cette unité administrative. La compagnie comprenait la gendarmerie d'un ou plusieurs *cazas* et le commandement de la compagnie se trouvait au chef-lieu du *caza* le plus important. Les régiments, bataillons ou compagnies portaient le nom des *vilayets*, *sandjaks* et *cazas*, auxquels ils appartenaient.

Dans chaque compagnie un certain nombre de postes (*karakols*) étaient répartis dans le territoire du *caza* et groupés en sections, de manière à couvrir le pays d'un vaste et complet réseau de brigades, d'où chaque jour et chaque nuit rayonnaient en tous sens les patrouilles de gendarmes, les services de rencontres, du transfert des prisonniers, des escortes, etc.

Administration

L'administration plus que rudimentaire du corps des *zaptiyes* fut perfectionnée et complétée. On mit de l'ordre dans les écritures en instituant des registres et des états périodiques et statistiques. La comptabilité fut régulièrement tenue et contrôlée de très près.

Les livrets individuels nouvellement créés étaient constamment à jour. Toutes les parties du matériel, de l'habillement et de l'armement furent rigoureusement enregistrées, de sorte que l'administration entière put fonctionner avec régularité et permettre toutes les réformes désirées. La solde fut désormais payée entièrement et sans retard. Elle fut sérieusement augmentée.

Fonctionnement - Service

Le fonctionnement de la nouvelle gendarmerie avait lieu conformément au règlement de gendarmerie récemment admis.

Pour arriver à l'application intégrale des prescriptions, contenues dans ce règlement, de lents et persévérants efforts furent nécessaires. Il fallait vaincre en effet la routine des anciens éléments maintenus ; puis les habitudes des fonctionnaires de chaque administration qui se servaient à chaque instant, et à tout propos, des *zaptiyes* pour toutes sortes de besogne régulière ou irrégulière.

Pour la première fois l'on vit la gendarmerie employée à remplir les fonctions qui sont l'essence même de cette institution, c'est-à-dire la surveillance sévère des campagnes pour y maintenir l'ordre, la sécurité et l'observation des lois du pays.

Comme auxiliaires des autorités civiles et militaires les gendarmes ne furent plus utilisés par celles-ci que dans la mesure où le règlement l'autorise et avec une rigoureuse méthode, économisant le temps et les efforts de chacun.

Ce qui par-dessus tout donna au fonctionnement de cette arme une valeur inappréciable ce fut le moral élevé qui animait chaque élément de la nouvelle gendarmerie, et ce moral, joint à une instruction acquise aux écoles et complétée par quelques mois d'expérience pratique, faisait dire aux juges d'instruction des tribunaux réguliers ottomans : "les procès-verbaux de vos gendarmes sont assez complets et assez consciencieusement établis pour nous permettre de continuer nos enquêtes en nous servant de ces documents comme d'une base excellente".

Les abus de toutes sortes, non seulement, ceux qui étaient commis par les anciens *zaptiyes*, mais même ceux qui provenaient des divers fonctionnaires, quelque haut placés qu'ils fussent, furent rapidement et progressivement empêchés par le bon fonctionnement de la gendarmerie nouvelle. Celle-ci contrôlée et protégée par les officiers réorganisateur, dénonçait et poursuivait toute irrégularité signalée par les particuliers ou constatée par elle-même.

Habillement

Une nouvelle tenue fut adoptée pour la gendarmerie réorganisée. Elle était d'une couleur bleue, à peu près semblable à celle des gendarmes français.

Les gendarmes ottomans furent constamment bien habillés et bien chaussés de sorte qu'avec leur solde, régulièrement payée, ils étaient à l'abri du besoin et leur prestige était devenu considérable tant auprès des populations que des fonctionnaires qui enviaient le sort de ces militaires, soumis aux réformes européennes.

Les dépôts d'habillement furent créés partout dans les diverses unités ; les demandes de ces dépôts étaient régulièrement satisfaites au moyen d'un dépôt central à Salonique.

Les effets distribués aux hommes étaient enregistrés dans des livres individuels spéciaux, avec indication de leur durée et de leur valeur.

Ils étaient la propriété des militaires qui les payaient à l'État au moyen d'une retenue mensuelle, opérée sur leur solde, et formant une sorte de masse d'habillement, dont les comptes étaient liquidés à la libération des gendarmes.

Armement

L'armement des nouveaux gendarmes fut également changé. On remit à ces derniers le même fusil que dans l'armée ottomane : c'est-à-dire, le Mauser allemand. Les gendarmes à cheval seuls, conservèrent la carabine Martini.

Tous les militaires de la gendarmerie furent exercés aux tirs réels.

Casernement

L'attention des officiers réorganisateur s'est portée, dès le début, sur l'amélioration du casernement dont l'état lamentable défiait toute description. Comme les chefs-lieux des *vilayets*, *sandjaks* et *cazas*, ne possédaient pas de locaux convenables, appartenant à l'État, le budget de la gendarmerie dut prévoir l'achat, la location et la construction des casernements et des *karakols*.

Comme les ressources du budget étaient minimales par rapport aux besoins de cette arme, on obtint des autorités compétentes qu'une très légère contribution fut levée dans chaque village pour participer ainsi à la construction de tous les bâtiments nécessaires à la gendarmerie. En moins de trois ans, presque tous les postes et les casernements, prévus par la réorganisation, furent édifiés, et leur aspect moderne, en donnant l'impression d'une maison bourgeoise très solidement construite, rehaussa encore davantage le prestige de l'arme.

Il suffit, dès lors, de prévoir dans le budget les frais d'entretien et de réparation des locaux.

Résultats de la réorganisation de la période de 1904-1908

Durant cette courte période de 1904 à 1908, la réorganisation de la gendarmerie sans avoir été entièrement achevée, avait grandement transformé la situation non seulement de cette arme spéciale, mais encore la situation politique, administrative et sociale de toute la Macédoine.

En effet le bon fonctionnement de la gendarmerie avait supprimé la plupart des crimes de droit commun, les vols, incendies, etc., et avait donné la sécurité aux campagnes. Mais la gendarmerie n'avait pas les moyens de s'opposer à l'action organisée des bandes politiques, dont seule l'armée était à même de poursuivre la répression. Toutefois cette répression changea complètement de caractère : le contrôle exercé par les officiers réorganisateurs — ceux-ci avaient en effet pour mission de surveiller et empêcher au besoin les agissements de l'armée ottomane, mission officiellement déterminée par l'accord de Muersteg, mais non admise par la Sublime Porte — limita et arrêta presque complètement les abus et les excès des troupes et des officiers turcs.

Désormais les chefs militaires n'eurent recours pour réprimer la révolte des bandes qu'aux seuls moyens autorisés par les lois et la civilisation moderne.

Les populations indigènes n'eurent plus à se plaindre des troupes turques et c'est seulement de l'oppression des bandes nationales qu'elles eurent à pâtir à ce moment. Celles-ci prélevaient de l'argent, dépouillaient les villages, maltraitaient et passaient par les armes les paysans qui se pliaient à leurs caprices et à leurs décisions.

L'administration du pays fut considérablement améliorée par la réduction des abus que la gendarmerie contribua à signaler en haut lieu. Les fonctionnaires d'ailleurs souhaitaient, dans leur for intérieur les réformes nécessaires. Déjà l'on avait entamé celle des finances, dont les résultats furent très encourageants.

Cette organisation, inspirée par le souvenir des sociétés du commencement du XIX^e siècle, avait trouvé à Salonique un terrain particulièrement favorable à cause de la facilité des relations avec l'Occident, de la présence d'une très nombreuse population israélite, généralement instruite et désireuse de progrès quoique sincèrement attachée à la Turquie sa patrie d'adoption, et de l'influence, dans la vie officielle des *Dönmés*, beaucoup plus accessibles, en raison de leur origine, que les autres musulmans, aux idées occidentales.

L'organisation et l'activité des comités insurrectionnels chrétiens, surtout bulgares, furent aussi un exemple et un encouragement puissant, pour les révolutionnaires jeunes-turcs.

Le Comité Union et Progrès était en rapport avec les Turcs instruits fixés à l'étranger ; il avait aussi des groupements affiliés dans toutes les villes importantes de l'Empire. Parmi ses adhérents figuraient, à côté des musulmans, d'assez nombreux israélites et quelques chrétiens, notamment des Arméniens. Les loges maçonniques, dont quelques unes avaient pu, malgré l'hostilité du gouvernement, se constituer dans les grandes villes de l'Empire, et dont les membres étaient surtout des étrangers et des israélites, exercèrent probablement une certaine influence sur le développement du mouvement jeune-turc.

Mais les officiers instruits sortant des écoles, furent l'âme de ce mouvement, qui, ainsi qu'on le verra ... allait être déclenché dans l'entourage même d'Hilmi Pacha. Comme il arrive souvent, les mesures préventives prises par Abdül Hamid se retournèrent contre lui. Ce furent les officiers éloignés d'Europe et concentrés dans les garnisons d'Asie qui développèrent dans ces régions l'esprit libéral et réussirent même à éclairer les simples et naïfs soldats, sur les dangers que courait la patrie décidant au milieu de 1908, les Jeunes-Turcs à passer à l'action : *Quinze ans d'histoire balkanique (1904-1918)* par le Colonel Léon Lamouche édité chez Payot en 1928.

Nous ajouterons, que tout gamin que nous étions à l'époque, nous avions remarqué que de nombreuses institutrices françaises étaient présentes dans les familles de fonctionnaires ottomans, où elles enseignaient notre langue aux jeunes filles turques. Ce sont ces dernières qui une fois mariées, instruisaient leurs maris. Ceux-ci n'avaient pas le droit d'avoir de livres, ou tout au moins de les lire. Dans les postes notre Père trouvait des livres, même de théories militaires, recouverts de poussière, que leur propriétaire n'osait ouvrir de crainte d'être dénoncés.

La femme turque, à mon sens, joua un grand rôle, par son influence dans cette progression des esprits. En effet j'ai assisté au fait suivant : un jour deux femmes voilées vinrent à la maison de Serrès pour voir Papa. En temps normal elles auraient gardé leur *çarşaf* baissé. Il n'en fut rien ! Elles les avaient relevés pour bien montrer leur esprit protestataire.

La situation s'était bien améliorée en Macédoine quand la Constitution, aux accents de la Marseillaise, fut proclamée à Salonique le 10/23 juillet 1908 par le Comité Central de l'Union et Progrès.

En gare de SerrèsSarrou, Lamouche, C^t V érand, Massenet, Caprini (Italien)Campocasso, Sarrou, Enchery, Massenet, C^t V érand, Köpé, Lamouche.*Mission Française de la Réorganisation de la Gendarmerie Ottomane*



dans la cour de la maison de Serrès avec R. Evetemi,
vice-consul d'Angleterre — avril 1908



en tournée d'inspection

RÉORGANISATION DE LA GENDARMERIE OTTOMANE

Période de 1908 à 1911

Les dirigeants du nouveau régime, qui avaient trouvé auprès des réformes entreprises dans cette province, une protection plus ou moins directe, leur permettant de se livrer plus facilement à leur organisation révolutionnaire, avaient estimé à leur juste valeur les résultats de la Réforme.

Transformation de la réorganisation de la gendarmerie

Mais les Jeunes-Turcs de l'Union et Progrès, ayant fait la Révolution pour sauver la Macédoine de l'autonomie où la menaient les réformes successives imposées par l'Europe, leur premier acte fut de demander aux six Grandes Puissances de retirer leurs missions de réorganisation et de leur faire confiance dans leur projet de réformer l'ensemble de l'administration de l'Empire Ottoman. Ils promirent d'engager une partie des officiers réorganisateurs, après la suppression des missions, afin de faire profiter tout le pays de leur expérience, en les employant dans les diverses provinces de la Turquie.

Les six Grandes Puissances, devant le fait accompli acceptèrent les demandes du nouveau Gouvernement turc et rappelèrent leur mission. Aussitôt les autorités compétentes ottomanes entrèrent en pourparlers avec les divers chefs de mission pour négocier l'engagement des spécialistes de la gendarmerie. Les Turcs les prirent parmi les seules missions française, anglaise et italienne ; ils gardèrent également le seul délégué allemand. Mais ils s'abstinrent de faire appel aux officiers russes et autrichiens qu'ils accusaient d'avoir profité de leur situation pour exercer une action politique en faveur de leur propre pays. Dans chaque nationalité ils conservèrent seulement les officiers qu'ils avaient choisis comme les plus impartiaux et les plus aptes à collaborer avec eux, éliminant ainsi un certain nombre d'entre eux.

Tous ces officiers, y compris les délégués militaires français, anglais et italiens, qui portaient jusque là l'uniforme de leur pays, furent engagés au service ottoman, avec port de l'uniforme turc et du fez. Ils ne relevaient que du gouvernement turc. Néanmoins, au point de vue national, les officiers de chaque puissance restaient administrativement sous les ordres de leur chef de mission. Mais pour leur service, ils étaient répartis par le gouvernement turc dans toutes les provinces de l'Empire et sans distinction de nationalité, de sorte que dans un secteur, placé sous les ordres d'un ancien délégué militaire, se trouvaient des officiers anglais, français et italiens, soumis à ce nouveau chef pour tout ce qui concernait l'exécution du service.

La Révolution avait été proclamée le 24 juillet 1908 : les événements de la contre-révolution de mars-avril 1909 retardèrent un peu la mise en marche de la nouvelle réorganisation. C'est en juillet 1909 que les nouveaux contrats furent signés et que chaque officier reprit sa tâche, dans des conditions entièrement différentes.

Organisation nouvelle du travail de réorganisation générale

a) Situation générale de la gendarmerie ottomane

La situation de la gendarmerie ottomane de tout l'Empire, au moment où éclatait la Révolution Jeune-Turque était exactement la même que celle du corps de *zaptiyes* de la Macédoine en 1904.

C'était la même organisation, les mêmes abus, les mêmes procédés s'étendant cette fois à tout l'Empire.

A Constantinople, au commandement général de ce corps, se trouvait une foule d'officiers supérieurs : colonels, lieutenant-colonels et commandants qui n'avaient aucune fonction définie, restaient inactifs et se contentaient de recevoir leur solde, d'ailleurs rarement payée.

En Anatolie, la réorganisation et les abus étaient peut-être même plus grands qu'en Macédoine et les populations musulmanes ou chrétiennes, y souffraient tout autant que dans les provinces rouméliotes.

Les Jeunes-Turcs étaient décidés à changer cet état de choses ; ils se mirent résolument à l'œuvre en faisant appel aux spécialistes étrangers et en utilisant la plus grande partie des cadres turcs de la gendarmerie réorganisée de Macédoine ; le meilleur de ces cadres fut désigné pour constituer le noyau de la gendarmerie de la capitale et des principaux centres de l'Empire.

Pour la réorganisation de la gendarmerie de tout l'Empire Ottoman, deux méthodes pouvaient être envisagées : l'une consistant à diviser tout le territoire de la Turquie en plusieurs zones, dans lesquelles on procéderait à cette réorganisation successivement commençant par la zone de Constantinople et en continuant par les plus voisines de la capitale ; l'autre permettant d'introduire dans toutes les provinces à la fois la réforme projetée, de manière à mener de front dans tout l'Empire, l'œuvre à accomplir.

La première méthode avait l'avantage de concentrer sur une même région tous les efforts des officiers réorganisateurs et y accumuler également l'ensemble des divers éléments de réorganisation ; nouveaux gendarmes, habillement, cadres, etc., ce qui permettait une réforme plus rapide et plus efficace de la gendarmerie de chaque zone. Les avantages étaient surtout d'ordre technique.

La deuxième méthode, elle avait l'avantage, surtout politique, de faire bénéficier immédiatement et à la fois de cette réforme, toutes les régions de l'Empire, même les plus reculées. Au point de vue du Comité "Union et Progrès", ce second procédé permettait de consolider le nouveau régime, en assurant plus rapidement l'ordre et la tranquillité générale, et en montrant à toutes les populations un commencement de réformes heureuses si faibles dussent-elles apparaître au début de la nouvelle ère constitutionnelle.

C'est cette dernière méthode que fit prévaloir le Gouvernement Ottoman.

b) Organisation générale de la nouvelle gendarmerie

L'ensemble du corps des *zaptiyes* dont l'organisation dans tout l'Empire était la même que celle de la Macédoine (1 régiment par *vilayet*) était placé sous le commandement d'un général ayant rang de corps d'armée, désigné sous

le nom de commandant général des *zaptiyes*. Cet organisme supérieur comprenait un état-major très important avec plusieurs bureaux. Il relevait militairement et directement du ministre de la Guerre.

La nouvelle organisation prit le nom de Gendarmerie ; le mot *zaptiye* ne fut plus prononcé. Il y eut donc à Constantinople le Commandement Général de la Gendarmerie. Dépendaient de lui, au point de vue militaire tous les régiments de gendarmerie de province dont les rapports et les demandes lui étaient directement adressés.

Pour assurer la réorganisation de cette arme, l'inspection générale qui se trouvait à Salonique, du temps des réformes macédoniennes, fut transférée à Constantinople, et placée à côté du commandement général ; son action s'étendait, comme celle de ce dernier, sur tout l'Empire Ottoman. Celui-ci fut divisé en six secteurs d'inspection, appelées "Inspections Régionales", et comprenant chacune un nombre de *vilayets* variant de trois à sept.

L'Arabie était laissée en dehors de la réorganisation générale de l'Empire. Car elle échappait beaucoup à l'action du pouvoir central. Elle était considérée d'ailleurs comme une région militairement occupée, sans cesse en révolte, et où l'administration civile existait sous une forme très rudimentaire.

L'inspecteur général fut le général italien de Robiland qui, peu avant la révolution jeune-turque, avait succédé au Général Degiorgis, mort de maladie en Italie, pendant qu'il s'y trouvait en congé.

Ses attributions étaient en principe les mêmes qu'en Macédoine ; mais son autorité fut considérablement réduite. Car tandis qu'en Macédoine les décisions, prises par lui, avaient presque force de loi, à Constantinople elles étaient considérées comme de simples conseils et avis, plus ou moins écoutés.

Il avait sous ses ordres directs tous les officiers étrangers, engagés au service ottoman, il recevait leurs rapports et leur envoyait ses instructions. Mais il ne pouvait pas les déplacer des secteurs où les avait envoyés le gouvernement turc en les engageant.

1° - Inspection de Constantinople	}	<i>vilayet</i> de Constantinople
		" d'Andrinople
		" de Brousse
		" d'Angora
		" de Kastamonu
		<i>sandjak</i> indépendants
2° - Inspection de Salonique	}	" de Çatalça
		" de Bolu
		" des Dardanelles
		<i>vilayet</i> de Salonique
		" d'Uskub
		" de Monastir
3° - Inspection de Smyrne	}	" de Janina
		" de Scutari
		<i>vilayet</i> de Smyrne
		" de Konya
4° - Inspection de Trébizonde	}	" d'Antalya
		<i>vilayet</i> de Trébizonde
		" d'Erzurum
		" de Sivas
		" de Mamuret-ul-Aziz
		" de Van
		" de Bitlis
" de Diyarbekir		
5° - Inspection de Beyrouth	}	<i>vilayet</i> de Beyrouth
		" de Damas
		" d'Alep
		" d'Adana
		" de Déir-Zor
6° - Inspection de Bagdad	}	Bataillon de Jérusalem
		<i>vilayet</i> de Bagdad
		" de Bassorah
		" de Mossoul

Dans l'inspection de Constantinople, placée près de l'inspecteur général, il n'y eut pas de chef de secteur. Un seul officier étranger fut chargé de réorganiser cet immense secteur : ce fut le capitaine d'infanterie Sarrou, commandant dans la gendarmerie turque.

L'inspection de Salonique qui comprenait parmi ses cinq *vilayets*, les trois déjà soumis à la réorganisation précédente de 1904-1908, fut confiée au colonel français de gendarmerie Baumann, général dans la gendarmerie turque. Ce dernier avait sous ses ordres quatre officiers étrangers dont 3 Français : le commandant de gendarmerie Foulon, le capitaine de gendarmerie Migette et le lieutenant de gendarmerie Roux, plus un Anglais et un Italien.

L'inspection de Smyrne avait comme chef de secteur un officier anglais, général dans l'armée ottomane, assisté d'un officier français, le Capitaine Nojean et d'un Italien.

L'inspection de Trébizonde avait comme chef de section un officier d'état-major turc du grade de colonel, auquel furent adjoints, le seul officier allemand de l'ancienne réorganisation et un officier français le capitaine d'artillerie Enchery.

L'inspection de Beyrouth avait comme chef de secteur le délégué italien, également général dans l'armée turque, un officier français, le capitaine d'infanterie Noirot et un officier italien.

Enfin à l'inspection de Bagdad n'était affecté qu'un seul officier italien ayant le grade de lieutenant-colonel dans l'armée turque.

Cette répartition des officiers étrangers, faite directement par le gouvernement ottoman, montre le souci des Jeunes-Turcs de mêler ces instructeurs et d'éviter de leur donner une prépondérance dans les régions de l'Empire où leur pays d'origine pouvait déjà exercer une action politique quelconque.

D'autres officiers étrangers furent chargés des écoles. L'École des élèves gendarmes de Salonique y fut maintenue pour satisfaire aux besoins de la gendarmerie de Macédoine et des *vilayets* de Janina et Scutari. On créa à Constantinople une école d'officiers-élèves dans une dépendance du palais de Yıldız, une autre d'élèves gendarmes, puis successivement des écoles d'élèves officiers et de chefs de poste

L'Empire était tellement vaste et les besoins de la réorganisation si grands, qu'on créa encore de nouvelles écoles d'élèves-gendarmes dans certains chefs-lieux d'inspection régionales : à Smyrne, à Trébizonde et à Beyrouth.

A l'état-major de l'inspecteur général fut affecté le commandant français du génie Lamouche, en qualité de chef d'état-major.

Le Capitaine Sarrou s'occupa également de l'inspection des diverses écoles de gendarmerie, jusqu'à ce qu'un officier anglais vint prendre ce dernier service.

Il y eut en tout comme officiers réorganisateurs : 12 italiens, 9 français, 3 anglais, et 1 allemand, soit au total 25, au lieu des 52 qu'ils étaient en Macédoine.

c) Fonctionnement de la nouvelle réorganisation

L'inspecteur général commença à élaborer les grandes lignes de la nouvelle organisation et traça un programme de réorganisation. Après l'avoir fait adopter par les ministres de la Guerre et de l'Intérieur avec lesquels il était en contact direct, il s'entendit avec le commandement général turc pour en assurer l'application. Une fois l'accord obtenu entre ces deux hautes autorités, les officiers turcs de gendarmerie (les commandants de gendarmerie) recevaient les instructions nécessaires directement du commandant général de la gendarmerie. Les officiers étrangers par le canal de leur chef de secteurs, étaient de leur côté munis des directives établis par l'inspecteur général de Robilant Pacha.

La conception de l'œuvre de la réorganisation nouvelle fut très facile. Il n'y avait en effet qu'à appliquer les mêmes méthodes qu'en Macédoine. L'expérience de quatre ans de travail dans cette dernière province rendait la tâche aisée à chacun des officiers européens.

Il fallait seulement procéder sans retard et sur une grande échelle aux opérations qu'en Macédoine on fit lentement et après de longues et minutieuses études.

La première de ces opérations fut l'examen et l'épuration du personnel, officier et troupe.

En même temps on procéda à l'ouverture des écoles indiquées plus haut, qu'on confia aux meilleurs officiers turcs de la gendarmerie réorganisée de Macédoine.

Au fur et à mesure que les nouveaux gendarmes instruits étaient répartis dans tous les régiments, on renvoyait les anciens *zaptiyes* provisoirement maintenus et on ouvrait progressivement les réseaux des postes (*karakols*).

Chaque officier européen, après avoir établi son plan de réorganisation et l'avoir fait approuver par l'inspecteur général, s'efforçait de le faire appliquer par les officiers turcs, à l'aide des éléments nouveaux, très faibles d'ailleurs, qui leur étaient envoyés soit de Constantinople, soit du chef-lieu de l'inspection régionale.

Ce travail ingrat, tout de patience, dura jusqu'à 1911, moment où le Général de Robilant Pacha, qui assumait le rôle d'inspecteur général, fut rappelé subitement par son gouvernement, avec tous les officiers italiens, à la veille de la déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie.

d) État d'esprit des Turcs

Durant toute cette période de réorganisation, l'état d'esprit des Turcs, tout en étant très fortement imprégné de nationalisme, fut en général très favorable à la réforme et à l'action des officiers étrangers. Partout où ces derniers se trouvaient en contact et en collaboration avec les officiers de gendarmerie, ayant subi l'empreinte de la réorganisation macédonienne, le travail fut facile, confiant et productif. Mais l'état-major de l'Armée avait cru devoir affecter à certains hauts postes, tels que les inspections régionales, et au commandement général, des officiers de l'Armée ne provenant pas de la gendarmerie et n'y ayant fait aucun stage, ni suivi aucun cours. L'attitude de ces derniers fut moins souple, moins confiante et empreinte d'une suffisance qui nuisit parfois ou retarda l'œuvre réformatrice.

Quant aux fonctionnaires ottomans, généralement ils furent très favorables à l'action des officiers étrangers qu'ils secondèrent avec plus d'empressement et plus de confiance que leurs propres militaires.

La population vit avec un intérêt évident s'accomplir cette réforme d'un ordre primordial pour elle, manifestant sa satisfaction de constater que l'ordre et la tranquillité se substituaient à l'anarchie et au brigandage.

e) Résultats obtenus durant cette période

Pendant cette courte période de trois ans, les résultats obtenus furent moins complets et moins parfaits que ceux obtenus en Macédoine durant la période précédente (1904-1908). Cela tient à ce que le nombre des officiers réorganiseurs fut moins grand, à ce que les ressources matérielles et financières accordées à la gendarmerie par le gouvernement turc furent comparativement moins importantes et à ce que, malgré le plus grand et plus sincère concours que les diverses autorités civiles accordèrent à cette œuvre, la réorganisation s'étendait non sur une région comprenant moins de trois *vilayets* comme en Macédoine, mais sur l'immense territoire de l'Empire tout entier, c'est-à-dire sur 28 *vilayets* et de nombreux *sandjaks* indépendants.

Il y eut néanmoins de très heureux résultats tant au point de vue technique qu'au point de vue administratif, social et moral.

Techniquement la gendarmerie fut complètement transformée en remplaçant tous les *zaptiyes* par des gendarmes anciens ou nouveaux, mieux instruits, spécialement choisis, et moralement mieux appropriés au rôle délicat qui leur incombait.

La nouvelle organisation des postes fut rapidement poussée et bien que très incomplète, elle permit de faire produire à la gendarmerie un très gros rendement dont profita tout le pays et en particulier l'administration et la population.

Au point de vue de la sécurité publique, le nouveau fonctionnement du service amena une réduction considérable du brigandage jusque dans les *cazas* les plus lointains. La tranquillité, inconnue jusqu'alors dans les plus hauts

plateaux d'Anatolie, fut assez grande pour permettre la circulation de jour et de nuit sur les routes. La contrebande de tabac en particulier fut très utilement combattue au grand bénéfice du fisc et de l'Administration de la Régie des Tabacs.

Toutes les administrations dont les gendarmes sont les auxiliaires indispensables (intérieur, justice, guerre, postes et télégraphes, etc....) virent leur service grandement amélioré par la régularité, la méthode et le dévouement apportés par les nouveaux éléments de gendarmerie.

Moralement le pays prit confiance dans le nouveau régime jeune-turc qui en commençant par lui apporter la protection et la sécurité des biens et de la vie des citoyens, lui donnait de nouvelles garanties de bonne administration, en introduisant également les réformes financières, confiées aux mêmes spécialistes qu'en Macédoine, et accordait à une société française (Loucheur) la construction d'un premier réseau de routes de 30.000 kilomètres.

Période de 1911 à 1914

Cette période correspond aux guerres de Tripolitaine et des Balkans, Elle s'arrête à la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France, au moment où prit fin la réorganisation de la gendarmerie ottomane, tous les officiers étrangers rentrant d'ailleurs dans leur pays.

Elle est caractérisée par la direction entièrement française de cette réorganisation.

Désignation du Général Baumann Pacha comme inspecteur général de la gendarmerie ottomane

Dès le départ du Général de Robilant du fait de la guerre italo-turque, le Général Baumann vint en effet à Constantinople et réussit à se faire admettre par le gouvernement ottoman, comme successeur du Général de Robilant, assurant ainsi à la France une prépondérance entière dans l'œuvre de cette réorganisation. Il restait alors pour continuer cette importante mission 9 officiers français et 3 anglais ; avec les 12 Italiens, l'officier allemand de Trébizonde était également parti, laissant la place à un camarade anglais.

Les officiers français virent ainsi leur tâche s'accroître considérablement en même temps que leur influence et leur prestige.

Fonctionnement de la réorganisation

Durant la guerre de Tripolitaine la réorganisation de la gendarmerie ottomane se poursuivit avec cette différence que les officiers français purent mieux faire adopter par les autorités tant civiles que militaires les dispositions nouvelles de réorganisation et les améliorations constantes que suggérait l'expérience de chaque jour.

Dès que la guerre balkanique fut commencée, tout le système de la réorganisation résista à la secousse générale qu'éprouva l'ensemble des services administratifs. Les écoles continuèrent à instruire les élèves gendarmes et dans les régiments le service fonctionna avec régularité, malgré la crise existante, tant intérieure qu'extérieure. Le Parti de l'Entente avait en effet remplacé au pouvoir le Comité Union et Progrès ; il venait de relever de leur poste tous les fonctionnaires jeunes-turcs pour y placer ses partisans. Seule la gendarmerie échappa à ce bouleversement ; toutefois son commandant général fut remplacé par un général du nouveau parti.

Elle put ainsi maintenir l'ordre à l'intérieur, assurer le recrutement de l'armée et surtout la mobilisation de celle-ci.

Après la défaite des Turcs sur les divers champs de bataille de l'Europe et l'arrêt à Çatalça des forces ennemies, la tâche de la gendarmerie fut des plus utiles à l'œuvre de la défense nationale, entreprise par le Comité Union et Progrès, revenu au pouvoir. En assurant le recrutement et la mobilisation, en maintenant l'ordre partout et en garantissant les réquisitions elle permit à Enver Pacha de reprendre l'offensive au moment propice et de récupérer Andrinople et les deux Thrace orientale et occidentale.

Pendant que la gendarmerie réorganisée de l'Anatolie remplissait ainsi utilement son rôle, celle de la Macédoine, de l'Albanie et de la Thrace suivit le sort de l'armée turque, battant en retraite sur les principaux centres stratégiques. A Salonique était venue se concentrer une grande partie de cette gendarmerie qui servit aux officiers français à maintenir l'ordre jusqu'à l'arrivée des troupes helléniques et bulgares victorieuses, sauvant sans doute cette ville du pillage et de l'incendie.

C'est grâce à l'attitude énergique du Commandant Foulon qui avait remplacé dans le secteur de Salonique le Général Baumann, devenu inspecteur général, que les gendarmes turcs respectés par l'État-major hellénique, qui voulaient d'abord les traiter comme prisonniers de guerre, purent en grande partie s'embarquer avec armes et bagages sur des transports que le Général Baumann mit à la disposition de l'officier français. A leur arrivée en Anatolie, ces militaires au nombre de plus de 2.000, furent utilisés à renforcer la gendarmerie réorganisée.

Concours apporté aux marins des forces navales des Grandes Puissances, débarqués à Constantinople, pendant la bataille de Çatalça

Pendant la bataille de Çatalça, dont le sort paraissait incertain, les Ambassadeurs des Grandes Puissances jugèrent prudent de prendre certaines précautions pour protéger, le cas échéant, la vie et les intérêts des Européens. Sur leur demande, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et la Russie, envoyèrent à Constantinople chacune deux fortes unités de guerre pour y débarquer éventuellement des détachements de marins.

La Sublime Porte ne s'opposa pas à cette mesure et ce fut l'amiral français d'Artige du Fournet qui reçut, comme plus ancien, et d'un commun accord, le commandement des flottes européennes réunies dans les eaux du Bosphore.

Le Général Baumann aidé du capitaine Sarrou qui connaissait très bien la ville se mit à la disposition de l'amiral français et élaborait le projet de débarquement et d'instructions à donner aux officiers et cadres, concernant l'attitude à observer vis-à-vis des Turcs. Des dispositions furent également prévues et arrêtées pour obtenir l'efficace collaboration de la gendarmerie turque.

Le débarquement eut lieu, un matin, avant le lever du jour ; l'opération dura quelques semaines, jusqu'à ce que tout danger du côté de Çatalça fut jugé écarté. Pendant l'opération, aucun incident ne se produisit, grâce à la collaboration étroite des troupes étrangères et des forces de gendarmerie turque.

Renforcement de la réorganisation de la gendarmerie ottomane

L'inspection générale devenue française donna à cette réorganisation une impulsion beaucoup plus active et plus efficace que précédemment.

Le Général Baumann avait sous ses ordres le Commandant Lamouche comme chef d'état-major, et le Capitaine Sarrou comme adjoint. Il avait confié l'inspection régionale de Constantinople au Commandant Foulon, devenu disponible, depuis que la Macédoine avait été perdue pour les Turcs. Il désigna le Capitaine Migette également rentré de Salonique, pour diriger le dépôt général d'habillement de Constantinople.

Il créa un organisme nouveau appelé à rendre les plus grands services à la réorganisation. Ce fut le "Comité technique", composé d'officiers turcs et français, ceux-ci étant en majorité. Cette étroite collaboration conçue et réalisée, au moment où l'Empire Ottoman traversait une crise si grave, permit d'obtenir pour cet organisme des attributions telles qu'elles assuraient à l'élément prépondérant, c'est-à-dire français, une autorité supérieure même à celle qu'avait acquise l'Inspecteur Général Degiorgis, lors des réformes macédoniennes (1904-1908).

Les attributions de ce comité s'étendaient sur toutes les mesures, à prévoir, à étudier et à proposer au commandement général et au gouvernement turc pour assurer l'œuvre de la réorganisation ; projets de lois, de règlements, d'instruction etc.

Ses décisions, soumises à l'approbation et pour application au commandant général de la gendarmerie, devaient avoir un caractère obligatoire. En cas de désaccord ou de différence d'opinion, entre l'inspecteur général et le commandant général de la Gendarmerie, c'est le ministre de la Guerre turc qui décidait.

Le comité se traça un vaste programme de réorganisation méthodique dont il se mit à réaliser les plus importantes parties en moins d'une année et demie de fonctionnement. Il créa en particulier le "Bulletin Officiel de la Gendarmerie"¹ qui, envoyé directement à chaque commandant d'unité, permit de

¹*Jandarma Evamir Mecmuasi.*

simplifier la transmission des ordres et d'accélérer l'exécution de toutes les parties du service administratif et technique, de donner à tout le corps de la gendarmerie une cohésion plus grande, de mieux faire sentir l'action complète de l'instruction de tous les éléments de ce corps.

En révisant l'organisation des inspections régionales, le comité après la disparition de celle de Salonique, crut utile de dédoubler celle de Trébizonde qui comprenait les sept *vilayets* orientaux, les plus éloignés de la capitale et les moins accessibles. L'inspection de Trébizonde ne comprit plus que les trois *vilayets* de Trébizonde, Erzurum et Sivas et l'inspection nouvelle de Mamuret-ul-Aziz compta les quatre *vilayets* de Mamuret-ul-Aziz, Van, Bitlis et Diyarbekir.

Les attributions des inspecteurs régionaux furent clairement définies, considérablement augmentées au point que les chefs de ces secteurs avaient le véritable commandement des régiments qui les constituaient, avec le droit d'infliger des sanctions.

Tandis que jusqu'à ce moment les chefs des inspections régionales étaient soit des officiers étrangers, soit des officiers turcs, on désigna uniquement des officiers européens. Le Général Baumann négocia adroitement l'engagement de plusieurs autres officiers français, d'abord celui d'un groupe de trois, puis d'un second de cinq : ce qui porta le nombre total des officiers français de la mission de réorganisation à $9 + 8 = 17$, bientôt réduit à 16 par le départ du Commandant Lamouche. Voici les noms des divers chefs de secteurs :

Inspection régionale de Constantinople : Cdt français Foulon

Inspection régionale de Smyrne : Capt. français Nojean

Inspection régionale de Trébizonde : Col. anglais Hauker

Inspection régionale de Beyrouth : Cdt français Nougue

Inspection régionale de Bagdad : Capt. français Roux

Presque toutes les parties de l'organisation furent révisées et améliorées. Un nouveau règlement sur l'organisation et le service de la gendarmerie fut préparé avec la collaboration des ministères intéressés de l'Intérieur et de la Justice et celle de la direction de la Police. Des lois nouvelles et des règlements furent adoptés ou étudiés concernant le recrutement, la solde, les écoles, l'habillement, l'administration, etc.

A cette tâche importante vint s'ajouter une nouvelle charge pour la gendarmerie et l'inspection. Enver Pacha, en réorganisant l'armée ottomane dont il élagua toutes les organisations qui ne tendaient pas uniquement au but direct de la préparation et de l'exécution de la guerre, décida de verser à la gendarmerie ces corps annexes de police militaire que constituaient les compagnies frontières, chargées de la surveillance de celles-ci, et les formations montées à mulets pour la poursuite des brigands dans le désert de Syrie. Le gouvernement ottoman songeait également à créer un corps de douaniers pour surveiller la contrebande des côtes turques.

L'effectif normal et budgétaire de la gendarmerie qui était prévue pour 60,000 gendarmes, allait être ainsi porté à près de 80,000 hommes (15,000 des compagnies frontières et 15,000 douaniers), c'est-à-dire à peu près l'effectif de toute l'armée active, que la récente réorganisation avait fixé à environ 80,000 hommes.

Le comité étudia le règlement des compagnies frontières et les mesures de transfert de ces compagnies de l'armée à la gendarmerie.

Résultats acquis

Les résultats acquis durant cette période de direction française furent considérables tant au point de vue technique qu'au point de vue de l'influence morale et politique de la France.

Au point de vue technique la gendarmerie ottomane venait d'être réorganisée sur une base générale avec une méthode active et féconde qui devait progressivement amener cette arme à un degré d'instruction et de perfectionnement égal à celui des mêmes organisations des grandes puissances d'Occident.

Le commandement général et l'inspection générale trouvaient l'un et l'autre dans l'organe du comité technique une sécurité absolue dans les décisions à prendre, une facilité d'analyse et d'élaboration des diverses lois et des différents règlements, une collaboration étroite et une unité de vue des plus heureuses pour ces deux organismes.

Par le comité technique, qui recherchait et obtenait le concours et la collaboration des divers autres ministères intéressés au bon fonctionnement de cette arme : Intérieur, Justice, Finances, Postes, Direction de la Police, etc., on avait également assuré l'entente complète entre toutes ces administrations et dans tous les échelons de ces divers services. On avait mis fin ainsi aux tiraillements, à l'opposition systématique, à la jalousie, auxquels avaient été en butte jusque là la gendarmerie réorganisée, et cela pour le plus grand bien de la population et de l'administration ottomane.

Ainsi tandis que, durant la première période (1904-1908), on eut recours à un système de tâtonnements, et d'expériences locales successives et que, dans la seconde période (1909-1911), on appliqua le même procédé dans la réorganisation générale de la gendarmerie ottomane, avec la troisième période française (1911-1914), une nouvelle méthode fut inaugurée qui après le bouleversement de la guerre balkanique permit d'obtenir de considérables et rapides progrès. Les officiers allemands eux-mêmes, instructeurs de l'armée ottomane, parlant des troupes de cette gendarmerie aux officiers français, ne pouvaient s'empêcher d'en faire le plus bel éloge. Quand survint la Grande Guerre, Enver Pacha crut bien faire en organisant avec les gendarmes ainsi réorganisés, des bataillons, des unités de combat d'élite qui se distinguèrent sur divers champs de bataille et entre autres aux Dardanelles où ils furent à Anafarta le principal élément de la résistance turque, lors du débarquement des Anglais à Souvla.

Au point de vue de l'influence morale et politique de la France, cette période fut des plus avantageuses pour notre pays.

En effet l'inspecteur général français, aidé de seize autres officiers, exerçait son action sur tout l'Empire et dans les divers rouages de l'administration ottomane, militaire ou civile. Chacun de ses collaborateurs avait le contact le plus étroit avec les diverses autorités des provinces depuis le

simple maire du village jusqu'aux gouverneurs généraux. Il les conseillait, les aidait et exerçait sur eux la plus profonde influence éminemment française. Ses officiers étaient même en relations directes avec la population de toute race et de toute religion.

Dans le corps de la gendarmerie ces officiers jouissaient d'un prestige considérable, grâce à leur activité, à leur expérience, et à l'importance de leur situation. Ils exerçaient en fait le haut commandement avec le droit de sanction et jamais l'exercice de leurs fonctions si délicates et si importantes ne provoqua d'incident désagréable. Il n'en n'était pas de même à cette époque des officiers allemands de la mission du Maréchal Liman von Sanders, qui étaient des conseillers plus ou moins écoutés et supportés. Leurs manières brutales, hautaines et blessantes leur a valu de nombreux incidents graves, dont l'assassinat d'un lieutenant-colonel allemand par une sentinelle que ce dernier avait frappée.

Cependant, quand la mobilisation du 2 août 1914 fit rentrer en France les officiers français avec tous leurs compatriotes mobilisables, la Turquie fut exposée à la seule emprise de la mission allemande, renforcée par tous les Allemands de l'Empire Ottoman et des Balkans, mobilisés, eux, sur place et laissés dans ce pays où nous faisons le vide.

ACTIVITÉ DU LIEUTENANT SARROU EN MACÉDOINE

La mission française était arrivée le 14 mai 1904 au centre du territoire qui lui était confié. Le *sandjak* de Serrès occupait la partie centrale du *vilayet* de Salonique, et s'étendait de la frontière bulgare à la mer Égée, embrassant les vallées de la Strouma et la partie supérieure de celle de la Mesta.

Serrès correspondait à une agréable ville de province, aux maisons bien bâties, souvent à deux étages, aux rues pavées, étroites et pittoresques, assez bien tenues, parfois recouvertes par des berceaux de vigne vierge du plus gracieux effet.

La population s'élevait de 30 à 35 mille habitants dont la moitié était chrétienne, la bourgeoisie était grecque ou hellénisée, le peuple était bulgare, valaque ou d'origine bulgare.

Les Grecs de Serrès étaient intolérants et fanatiques, et égocentriques. Il y avait une école grecque, des églises orthodoxes de rite grec, un stade, un théâtre grec. Les Bulgares essayaient également d'avoir leurs monuments.

La ville était située au pied d'un massif montagneux où se trouvent les ruines d'une antique forteresse. Les maisons bourgeoises s'étagaient sur le versant dominant les habitations populaires et le marché. Au-delà de celles-ci s'étendait la plaine avec ses plantations de coton, de maïs, de pavots, et à son extrémité il y avait la voie ferrée avec sa station. Cette ligne qui venait de Salonique pour aller sur Cavalla, par Doiran, franchissait le Seronica par un pont métallique. Une route partant de l'intérieur de Serrès traversait un cours d'eau au moyen d'un pont métallique tout récent. En remontant la rive droite du cours d'eau on atteignait une zone boisée,¹ où les jours de fête se retrouvait dans la liesse la population ; on y dansait, chantait, buvait le raki, le fameux café turc et on y fumait le narghilé.

Le tabac utilisé pour le narghilé était en feuilles. Ces feuilles étaient mouillées et malaxées avant d'être mises dans le narghilé. J'ai vu utiliser une de ces feuilles de tabac pour arrêter une hémorragie ; ceci se passait dans un wagon de chemin de fer de Serrès à Salonique, un des voyageurs ayant eu la main blessée lors de la fermeture d'une portière.

¹Büyük Bahçe : le grand jardin.

Un vice-consul anglais résidait à Serrès, tandis que le consul français M. Steeg habitait à Salonique.

Le colonel Vérand, les capitaines Lamouche, Foulon et le lieutenant Massenet s'installèrent à Serrès.

Les lieutenants Sarrou et Enchery furent envoyés l'un à Melinika, l'autre à Cumaibala-Bala.

Le lieutenant Sarrou passe capitaine dans l'armée ottomane et se voit confié les cazas de Demir Hissar, Menlik, Petrich-Serrès.

Sa connaissance du turc, du grec et un peu du bulgare va lui faciliter sa tâche et lui permettre de rendre de grands services à la mission. Dans les archives de notre Père de cette époque, nous avons trouvé souvent des lettres de ses supérieurs lui demandant des traductions de lettres écrites en caractères grecs ou turcs, car il fallait éviter les indiscretions et fantaisies des traducteurs qui auraient pu avoir de graves conséquences pour les plaignants.

Pour pouvoir assurer son service il réside en célibataire à Menlik dans des conditions rudimentaires.

Après l'hiver très dur de 1904-1905, et une maladie, il vient s'installer à Serrès, où il espère ramener sa famille. Il put passer sa convalescence à Galatz en Roumanie, chez son père, alors comptable à la Compagnie française du gaz.

Durant la première période de la réorganisation de la gendarmerie ottomane, en Macédoine, notre Père a une activité des plus variées (correspondance, rapport)...

1- Études des réclamations présentées par les habitants de la Macédoine, bulgares, grecs, turcs, albanais, valaques, israélites. Ces études comportent souvent la traduction du texte en caractères grecs, bulgares, arabo-turcs.

2- Contrôle du travail fait par la gendarmerie, visite des postes, déplacement à cheval par des sentiers de montagne, les chemins ou piste étant assez rares.

Demande de sanctions ou de récompenses, encouragement des éléments (officiers ou soldats) sachant lire et écrire pour les diriger sur les écoles de gendarmerie. Interventions pour les gendarmes quelque soit leur religion,

3- Enquête sur les différents survenant entre l'administration (*kaymakam, mudir*) publique ou judiciaire, la police, l'armée et la gendarmerie (les troupes de Melnik usèrent de mauvais traitement sur la population de Petrovo en août 1906).

4- Grâce à sa connaissance des langues locales, et plus particulièrement du grec, obtient de précieux renseignements des populations macédoniennes sur la formation des bandes de comitadgis bulgares ou andartes (comitadgis grecs) et sur les bandits de droit commun, albanais ou turcs, sur les caches d'armes d'explosifs (dynamite).

En février 1906 il a traversé la Thessalie à cheval de Lamia à Larissa, jusqu'au col de Milonna, et de Tircala à Volo pour se rendre compte de la formation de bandes grecques. "J'ai interrogé très discrètement des personnages officiels et de simples paysans auprès desquels je passais le plus souvent pour l'un des leurs".

5- Étude des raisons qui ont motivé les assassinats entre Grecs et Bulgares :

a) querelles pour des biens (bestiaux) dégénéralant en coups

b) querelles d'origine religieuse comme l'assassinat le 9 juillet 1906 du prêtre grec Kristo du village de Krouthovo à coup de haches et de couteau par le prêtre bulgare Thovore aidé de son gendre. (Souvent les comitadgis bulgares foncent sur les chrétiens pour les contraindre à se ranger sous la bannière de l'Exarchat).

c) querelles politico-religieuses, conversions pour augmenter le nombre de coreligionnaires (loi du 2/3, patriarcat - exarchat).

d) querelles politiques étrangères, école grecque ouverte avec un Grec de Grèce (dépôt d'armes).¹

¹La Grèce et la Bulgarie envoyaient chacune de leur côté des éléments incontrôlés, qui, soit avec de l'argent, soit sous la menace essayaient de convertir "les makédons" ou de les amener à leurs idées.

6- enquête sur les accrochages entre les postes de gendarmerie et les bandes bulgares, les brigands turcs, entre albanais et brigands turcs, attentat bulgare sur les collecteurs d'impôts.

7- visite des prisons à la suite de requêtes pour emprisonnement abusif.

8- enquête sur l'état des routes et l'impôt des routes "yol parası".

9- inondations de la Strouma. Secours aux victimes des inondations et des dégâts causés par les eaux. Contrôle de la répartition des indemnités.

10- enlèvement d'un officier contrôleur anglais, (Elliot) par une bande bulgare.

Comme le prouve l'enlèvement de l'officier anglais la Macédoine n'était pas sûre du tout, et la qualité d'officier étranger ne mettait pas Papa à l'abri d'une attaque de brigands, lors de ses visites hebdomadaires aux postes.

Je me souviens que derrière notre maison de Serrès, il ne se passait pas de semaine sans qu'on relève un cadavre, victime des controverses raciales ou religieuses.

Ces assassinats ou règlement de comptes n'empêchaient pas la population locale de vivre, de travailler et de s'amuser. Il ne se passait pas de fêtes sans être célébrées dans l'enthousiasme. Mes yeux d'enfants gardent la vision des déguisements du carnaval et des farandoles continues de diables rouges, d'evzones, de *Karagöz* (polichinelles) de pierrots, de portefaix, d'arlequins, de colombines et des pluies de confettis et serpentins qui tombaient des balcons ou des fenêtres des maisons à un étage. Les cris de joie ne gênaient pas les gens de déguster à même le fruit des grains de maïs grillés.

Toujours est-il que participant à la vie locale nos officiers faisaient tout leur possible pour remplir leur rôle et même de faire plus, le pratiquant comme un apostolat.

Lors d'un de ses voyages en Macédoine, je crois en 1904, le journaliste Paillarès qui rencontrait le Maréchal Ibrahim Pacha l'entendait faire l'éloge du colonel Vérand et de tous les officiers français. Cet officier supérieur se plaisait à rendre hommage à la mission française qui était impartiale, honnête, travailleuse et animée des intentions les plus louables. Cependant cette action était soumise aux embûches, aux pièges, et aux obstacles que lui tendait l'administration ottomane, jalouse de son autorité.

Paillarès écrit notamment (*L'Imbroglia Macédonien*, P. V. Stock, éditeur - 1907) :

Toutes les turpitudes et toutes les horreurs dont j'ai été le témoin attristé, durant le cours de mes promenades et de mes enquêtes dans les trois *vilayets* de Roumélie, ont été, non pas effacées, on n'oublie pas certains spectacles mais atténués et comme estompés dans mon esprit par le souvenir réconfortant de l'œuvre claire, honnête, franche, bienfaisante et humanitaire entreprise par la mission militaire française, je voudrais pouvoir rendre à nos officiers tout l'hommage qui leur est dû ...

Après avoir visité, en compagnie du Commandant Lamouche, les écoles et l'hôpital grecs ... j'ai fait mes préparatifs en vue de la tournée, que je vais entreprendre dans tout le secteur français. Je visiterai les cazas de Serrès, de Demir-Hissar, de Melnik, de Patritch, de Djuma-Bala, de Nevrocop, de Razlog et de Zilna, qui sont placés sous la surveillance des *binbaşıs* (majors) Foulon, Lamouche, Massenet et des capitaines Euchery et Sarrou ... Plus tard on leur adjoindra le *binbaşı* Rochas pour Nevrocop, et les capitaines Bouvet pour Melnik, Brunet pour Razlog, Campocasso pour Zikna et Falconetti pour Patritch.

.....

Melnik ! ville fantastique qui n'a point sa pareille sur le globe. Imaginez une colline assez élevée dont le faite a été troué par les eaux. Le trou s'est élargi peu à peu. Les torrents ont raviné, déchiré, déchiqueté le terrain, de sorte que la colline fendue, éventrée à coup de haches n'est plus qu'une boule confuse de plaies et de bosses. Vers l'ouest la plus grande rivière a causé une plus large échancrure.

Au centre la ville, divisée en deux quartiers principaux tout à fait distincts s'étage dans les plis et replis. Les maisons sont drôlement bâties, perchées sur de hauts murs qui baignent dans l'eau et s'accotent contre les parois que n'ont pas encore entamées les torrents dévastateurs. Elles n'ont toutes qu'un étage qui, perché sous les toits, regarde haut dans les rues inondées. Quand il pleut, les gens sont prisonniers dans leurs demeures. De-ci, de-là, ils ont établi des ponts ou des passerelles en bois qui établissent des communications entre les voisins. Les murs ont à leur front des espèces d'œils-de-bœuf qui sont bouchés d'ordinaire mais que l'on ouvre à l'improviste, surtout pendant les pluies pour que s'écoulent les excréments et les immondices.

En effet, ces œils-de-bœuf sont des bouches d'égout qui renvoient les saletés à même le pavé. Toutes les habitations portent à l'extérieur des marques équivoques d'une souillure innommable.

Si l'écoulement se fait à flots précipités et que vous veniez à passer juste à son niveau, vous recevrez un baptême sui generis qui vous portera bonheur, c'est possible, mais qui sera loin d'orner vos habits ou d'exhaler un parfum suave. Il n'y a pas que ces particularités à Melnik.

Heureusement pour ses habitants ! Un peu au-dessus de la ville le touriste aperçoit d'autres trous creusés dans les parois de la colline. Ces ouvertures sont closes par de véritables portes verrouillées. Suis-je devant des cavernes ou devant des catacombes ? Ce sont des caves où l'on garde le vin, où l'on fabrique le raki.

.....

Melnik se compose de cinq cent seize maisons grecques, de cent maisons turques, de soixante-neuf maisons tziganes et de dix maisons bulgares.

.....

"Je suis Grecque, vous entendez, Monsieur le Français, nous sommes tous grecs", ici m'affirme avec une énergie farouche la propriétaire de la maison qu'habite le Capitaine Sarrou

Le Capitaine Sarrou et moi nous nous rendons à Petritch ...

Le Caïmakam, à qui nous faisons notre première visite, nous affirme qu'il règne une tranquillité absolue dans tout le caza. Le Capitaine Sarrou écoute sans broncher ce rapport officiel d'un optimiste souriant. Il se contente de demander des renseignements sur l'état d'un autre carakol, où l'on a décidé d'établir un poste de gendarmerie. Le Caïmakam se dérobe, il balbutie qu'il agira dès qu'il aura reçu des instructions. Le Capitaine Sarrou insiste en répliquant que le Général lui a écrit de s'entendre avec l'Administration. Comme le ton de l'officier français devient ferme, le Caïmakam s'incline. Presque tous ces fonctionnaires de la Porte cherchent à ruser avec les réorganiseurs de la gendarmerie, et c'est pourquoi il y a des lenteurs irritantes...

Ces quelques lignes de Paillarès donnent un léger aperçu du pays où notre Père commença à exercer son activité d'officier réformateur. Je reproduis plus loin les événements qui sont consignés dans ses rapports hebdomadaires rédigés à la suite de ses visites dans les *cazas* et les *karakols* de Zihna, Demir Hissar, Karasou, Hadgi Beylik, Karasou Kongrie, Poroy, Dova Tipé, etc., entre le 7 avril 1907 et le 21 avril 1908, soit pendant une bonne année.

Paillarès fit de nouveaux voyages en Macédoine en juillet 1905, et de juillet 1906 à mars 1907. Au cours de ses randonnées il réussit à se faire une opinion sur l'ignoble comédie de la Révolution macédonienne.

C'est à Gradover, dans un horrible décor de sang, de ruines et de cendres que je sondais toute l'infamie des agitateurs bulgares. C'est là que je découvris que les Sarafof, les Apostol et les Sandanski n'étaient que des tartufes, des basiles et des tortionnaires. Puis se déroula, sous mes yeux épouvantés, ce chapelet sans fin de massacres et de supplices exécutés au nom de l'Exarque et sous l'inspiration directe de l'Organisation intérieure. J'ai compris que si la terreur était installée dans tous les foyers de Macédoine, c'est que les poignards bulgares fauchaient tous les chrétiens qu'avaient épargné les yatagans.

Liste des villages surveillés par les postes de Serrès :

Poste de Serrès : Serrès, Hristos, Visan, Duthy, Karlikoi, Dervisan, Nikor, Beylik Mahala, Kakarraska, Selmahle, Kispéki, Osinan-Kamila, Hristian, Kamila, Homondos, Ada Tchiflik, Kavakly, Monastère St Jean B., Kesislik, Yeni-Makalé (Tomaliko) ;

Poste de Barrakli-Dzumaä : Barakli-Dzumaä, Erenkoï, Ali-pacha, Bursuk, Haznetar, Kulak-Mahalé, Ormouli, Dolap tciflik, Cavdar Mahalé, Yeni Mahalé, Cavialar, Ismoïlli, Koviali, Demir-Haular, Külahli, Pialida ;

Poste de Fiastani : Frastani-bala, Frastani-i-zir, Serrès-Zaïlasy ;

Poste de Mukliani : Mukliani, Drianovo, Orta Mahale, Syrpa, Cerpesta, Apidia, Feïtoki, Suhabama, Négoslav, Kopeci, Abourar, Patrik, Serihor (Zervohori), Görgiei (Giorgula) ;

Poste d'Orliak : Orliak, Marian (Merian), Gudelin, Zami-Mahule, Dimitric, Dzuma mahale, Buria Syllé, Mahmudli, Garazouli, Mekei, Karadzakoï (rive droite), Suraca, Cakali, Ravna, Kocan mahale, Kadric, Nevolian, Yenikoi, Karadzakoi (rive g.), Aga Mahorle, Komariom, Aboullah Mahale, Calyky Mahale, Urmuli ;

Poste d'Edzova : Edzova, Monuf, Poliotros, Bahumanli, Amur bey, Saïta, Kdzilli, Cakalli, Kale-i-zir, Neveros ; Poste de Tchâï Agkzy : Kucos, Gaidohor, Imeli, Sendelli, Kursova-i-hola, Kursova-i-zir, Kastivy ;

Poste de Sarmuzakli : Sarmuzakli, Vopolian, Zilli, Vezlik, Dovista, Nuska-i-baba, Sakol, Kakara, Veronzanchy, Vyrnar ;

Poste de Prosnik : Prosnik, Mamor, Mertal, Melkinic, Kula Topoléa, Kalendera, Topolova, Cuenluk, Azizié, Elsan, Metoh, Ferizli, Kopriva, Sabaular, Turica, Omer Dedeler ;

Poste de Butkovo : Butkovo, Bestorvik Mahale, Coli Mahale, Lozista, Kyran Mahale, Staros, Deine-kéli, Debi-Hasan, Caïr Mahalé, Oba (ovaïa), Mirsla, Bojrik mahale, Manton, Bakstiar, Tusculu ;

Poste Vrundi : Vrundi-i-bala ;

Poste de Kapakly : Banitza, Bahovista, Lakos, Poste de Nigrita : Nigrita, Dere Mahale, Dzindzos, Terhinos, Humkos, Alemdar Mahale, Ilidzé.

Extraits des rapports hebdomadaires du Capitaine Sarrou

Événements :

Le 7, 8, 9 avril 1907, inondation des villages de Ciflijik et Statovo.

Le 9 avril, le pont du chemin de fer est endommagé par le Marasosu et les communications avec Hadji-Beylik interrompues.

Le 16 avril 1907

Le nommé Ispro Stoyan du village de Léontniza a été blessé par le *bekçi* Ibrahim bin-Ahmed de Mamourdli. L'agresseur a été arrêté et emprisonné. Le 17 avril, le nommé Togo, muhtar valaque de Lippod a été blessé à coups de hache par un inconnu.

Le même jour des comités bulgares s'étant caché dans la maison de Stoyo Halan, du village de Koutchovo, la troupe voulut s'en emparer, mais les comités s'enfuirent abandonnant 1 sabre, 8 capotes, 2 chapeaux. A la suite de cet incident Stoyo Halan et Dimitri Salman, muhtar de Kroutchovo furent arrêtés et emprisonnés.

Le 19 avril l'église grecque de Poroy a été incendiée. Une enquête est en cours.

Le 16 mai le nommé Vano Mita a été assassiné au milieu des champs de Pétrodo par ses cousins Ango Yani et Hia Yani. Les assassins ont été arrêtés par les gendarmes de Pétrovo.

Le 20 mai, à Kroutchovo, Kita Lamane, exarchiste, a été blessé par Dimitri Nicolas patriachiste du même village. Ce dernier a été arrêté.

Le 31 mai sur la montagne de Tirigond, le nommé Mehmet bin Yusuf ağa a été assassiné à coups de pierre et de revolver par des inconnus.

Le 2 juillet, Fresnel, fils de Hadji-Yorgou de nationalité grecque a été tué à coups de revolver près de sa bergerie.

Le 4 juillet 2.500 gerbes de céréales appartenant à des Bulgares de Klépouchna et à un Grec de Hororsista ont été brûlé au *çiftlik* du bey de Tolos, Sami Hamid par des inconnus.

Le 7 juillet un commencement d'incendie qui s'est déclaré à l'église grecque de Porna, serait dû à la chute d'un cierge.

Le 8 juillet, incendies des gerbes de céréales des Bulgares de Skrizava (Stoyan Vogues, Unita Vanquel, Constantin Hia, Nicolas Antor).

Le 10 juillet, le Bulgare Dina Tréa du village de Klepouchrien a été mortellement blessé, la nuit, dans Zilakona. Il est mort sans avoir pu parler : malfaiteurs grecs.

Deux Bulgares de Skrogova, ont été tués entre les villages de Mendik et de Alistrat, pendant qu'ils travaillaient dans leurs champs par des inconnus. La femme de l'un d'eux a donné le signalement de l'un des assassins.

Le 12 juillet une bande bulgare de 60 personnes a mis le feu à une maison de Mandil, et fit feu sur les habitants venus éteindre l'incendie. Les habitants bulgares de Sturigovo sont soupçonnés d'avoir pris part à ce massacre pendant 2 heures 30.

Des Bulgares ont volé à un Grec Constantin Kristo, de Kilezoutina, 90 gerbes, des céréales et des lots de tabacs.

Le 13 juillet, les habitants grecs de Selnicovo ont été tués par des comités bulgares. L'une des victimes, Théoloqui ne fut retrouvée que le lendemain, rapportée par les assassins sur l'emplacement où il fut tué. Elle avait les yeux arrachés, l'oreille arrachée, les mains et les pieds coupés.

Le 14 juillet le Grec Guivaqui de Klepouchou a été tué au milieu d'un champ de maïs. Son fils a désigné le meurtrier, un Bulgare qui est en fuite. Incendie de 150 gerbes de céréales appartenant à un Bulgare de Skrizovo.

Le Grec Gricorgi Tazo, de Vilezoubna a été tué par des comités bulgares, un Bulgare du village, Miko Philippo s'est enfui avec les comités.

Le 15 juillet à 1 heure à la turque, deux Bulgares (Cossadgi Thona, Yorgui Tané) ont été assassinés dans le quartier grec. Huit jeunes gens grecs ont été arrêtés comme les auteurs de ce crime.

Le meunier bulgare Kristo Sério a été tué dans son moulin par un autre meunier grec, son voisin aidé d'un autre meunier en fuite.

Un villageois de Kliponchovo, Porra, Bulgare travaillant chez un bey turc a été tué, 4 personnes ont été arrêtées sur les soupçons de sa fille.

Deux Bulgares d'Egri-Déré sont signalés en fuite.

C'est ainsi que les habitants de Gorentzi (*kaza* de Tchirma) se plaignaient des agissements d'un instituteur grec envoyé par le métropolitain de Drama qui n'était là que pour faire de la propagande grecque.

Le 19 juillet, Constantin Athanase, Sophiqué, fille de Stoyo et Eligne, fille de Ilia ont été assassinés au village de Hadji Beylik. La nommée Yovauha, fille de Strela a été blessée.

Perquisition pour recherches de dépôt d'armes de comités grecs à Petelinos.

29 juillet, Mosno-Tahar et sa femme Maria, Grecs de Sélimo ont été assassinés.

6 août, à Seta-Petha, Ango-Gogo, Bulgare, a été tué à coup de fusil au milieu de son champ,

9 août, Ismail-bin Hamed, de Lianovo a tué Hanouch-bin Hüseyin et le Bulgare Guiorgini du même village, et blessé Salizi-Salih. L'assassin a été arrêté le 11 août par la gendarmerie de Melnik.

11 août, Thador-Hia et Sokel-Panayota, de Livreka, labouraient leurs champs, quand des personnes armées survinrent et tuèrent à coup de baïonnette Thador-Hia, et emmenèrent dans la montagne Sokel-Panayoto, dont on est sans nouvelles.

6 août, au village de Radilovo, une dispute a eu lieu entre les habitants du village et des gardiens de Tayyar Bey, au sujet des pâturages. Un des gardiens Yusuf-bin-Yakol a été blessé au cou à coup de couteau ; ce dernier blessa grièvement, à coup de fusil, le fils du monetar grec Panoyoti.

6 août, un ouvrier employé au chemin de fer, Yordem, du village de Kiupru, qui avait disparu, fut retrouvé assassiné dans un fossé près du village de Perna, où il travaillait. Un habitant de Perna, Arquiri, a été arrêté au sujet de ce crime.

9 août, le nommé Espal-Abrahan, Bulgare du village de Klepourhna, qui se rendait à son moulin a été tué par des inconnus. Cependant Mito-Thator et Stoyan Athanase ont été arrêtés (Grecs de Klepourhna) comme les auteurs de ce crime. La maison de Stoyan Athanase ayant été brûlé par les comités bulgares il y a 2 mois, ce crime fut une vengeance.

11 août, le nommé Abraham Mousko, Grec du village de Klépoulina, âgé de 70 ans, domestique du *muhtar* bulgare a été tué à coup de couteau dans la plaine de Tolés.

19 août, le Bulgare Mouko-Mitos, âgé de 18 ans, du village de Haut-Poruy a été tué par des inconnus aux environs de son village, pendant qu'il arrosait ses champs.

Rencontre avec des comitadgis : 3 arrêts à Hagmartha, 1 tué à la rencontre de Laguerie et à Hakado 20 tués à Derb-Nuichin.

Comitadgis grecs : à Kaménikia - 3 tués, 2 prisonniers, à Devisha - 7 tués.

Meurtres de Grecs par des Turcs : près de Dicha : 3 villageois, 2 blessés,

Meurtres de Grecs par des Bulgares : 3 à Djemaia, 1 prêtre gravement blessé à Radun, 23 dans le caza de Petrich du 8 juillet au 13 Août,

Dommages causés par les Bulgares : incendie du monastère de Koula, de l'entrepôt des tabacs de Stargnotio, récoltes et tabacs de Kléponcha.

Meurtres de Bulgares par des Grecs du 8 juillet au 11 Août : 8 habitants,

Meurtres de Bulgares par des Bulgares : 2 prêtres, 1 femme, 5 habitants.

Durant 7 mois, 30 personnes de Ramsko ont été faites prisonniers par le chef de bande Sandanski (22 ont été relâchés, 8 tués en juillet).

A Serbinovo, 2 personnes ont été tuées par les verhovistes.

A Zelemiza, Sandanski a fait enlever 3 personnes.

29 août, le berger de Montmich Agha, Michta tané, au village de Matmitzo, de nationalité bulgare a été tué pendant qu'il faisait paître ses moutons.

10 septembre, Giorgini Yabo, de Barbarevo, a été tué à coup de hache.

2 septembre, le *bekçi*, Mustapha-bin-Haslan a été tué à coup de fusil au milieu des champs.

6 septembre, Haşim, du village de Moukali, a été tué près de Petrich, pendant qu'il se rendait au marché, par une bande bulgare.

12 septembre, le berger valaque, Dina Nicolas, du village de Chabry a été tué pendant qu'il faisait paître ses moutons par huit personnes, dont 1 habillé en soldat, 4 en soldats bulgares.

13 septembre, une bande de 18 comités bulgares, sur les ordres de Godartzo, a attaqué les habitants du village de Ploska, occupés à couper du bois dans leurs forêts. Un a été tué, 2 autres blessés purent s'échapper, 2 habitants bulgares de Ploska furent arrêtés, comme ayant servi de guides aux comités.

6 septembre, 120 moutons ont été volés à Kromitzo (appartenant à Zala Ridja agha).

8 septembre, Mehmet agha de Melnik et 6 soldats qui se rendaient de Katroucha à Melinla furent assaillis par les comités qui avaient tendu une embuscade. Un soldat tué, un autre blessé, le cheval de Mehmet abattu. Les comités s'enfuirent à l'approche d'un détachement de soldats accourus.

12 septembre, Constantin Christo, Grec du village de Krouchovo, a été blessé à coup de revolver par les Bulgares Redjoudil et Panazol Panayoti du village de Terechvistie.

14 septembre, le caporal Sali-ben-Soliman, commandant le poste de Hadji-Beylia est mort d'une pleurésie à l'hôpital à Demir Hissar.

14 Septembre, Yusuf bin Halil, âgé de 15 ans, s'amusant avec un revolver tua son camarade Yusuf Emrus.

17 septembre, Le cadavre trouvé près de Dova-tepé était celui du fameux brigand turc Veli Capitan qui depuis 15 ans semait la terreur aux environs. Il a été tué par un Albanais que Veli venait de blesser mortellement, et qui est mort peu de temps après.

25 septembre, Gogo, de Seta-Petka, a été tué dans la montagne de Betecka où il était allé couper du bois, par le brigand turc Zebet-Mehomet.

21 octobre, le Bulgare Giorgi Hias, de Badileu, se rendant au village de Sncolari, pour y être employé comme berger y a été tué.

24 octobre, les Bulgares Petre Constantin de 75 ans et Yovan-Nasri de 26 ans du village de Hadji-Beylik, ont été tués à coups de couteau sur le chemin situé entre la voie ferrée et le village de Rauma.

31 octobre, le Bulgare Kotzo-Auquel, de Petrovo, qui faisait paître ses moutons a été tué à coup de couteau.

Le berger de Chabour Mohmed, âgé de 8 ans (Adam Suleuman) a été retrouvé 4 jours après.

9 janvier 1908, Todor Tourife de Lebovo, comité et ancien compagnon de Stovanof, en fuite depuis la capture de ce dernier s'est rendu avec son arme.

12 janvier, Gogo Basso, Grec, âgé de 80 ans, berger de Yusuf Tchabou, a été tué dans la bergerie avec son propre couteau.

24 janvier, les gendarmes de Kouchovo, et le détachement de soldats se rendant au village de Tcherechviste où une bande bulgare avait été signalée, furent attaqués en route par cette bande qui réussit à s'en aller à la faveur de l'obscurité. Celle-ci laissa sur place 1 capote, 19 livres écrites en bulgare, du linge ensanglanté, une guêtre. Les recherches entreprises le lendemain ne donnèrent aucun résultat.

Rapport hebdomadaire N° 359 pour la semaine commençant le 3 février daté du 20 février 1908

Événements

Le 28 janvier le brigand Arnavoud Méhémet qui a réussi à s'échapper deux fois des mains de la gendarmerie, s'est rendu à 1h 1/2 du soir (à la turque) à la maison du tchigane Méhémet-Ali habitant Poroy-zir avec son cousin Méhémet-Husséin. Armé d'un Martini et d'un revolver, il exige de ceux-ci deux livres turques ; comme ces derniers répondirent qu'ils n'avaient pas d'argent, le brigand tira sur Méhémet-Husséin qui cherchait à s'enfuir, heureusement, son cousin, Méhémet-Ali réussit à renverser le brigand et à lui enlever son fusil ; celui-ci ayant eu peur du Tchigane Méhémet-Ali, s'enfuit à la faveur de la nuit et de la foule accourue. La gendarmerie se rendit aussitôt sur les lieux, fit des recherches dans quatre, cinq maisons, mais ne put rien découvrir. Elle s'est saisi du Martini, enlevé au brigand par le Tchigane Méhémet-Ali et elle continue son enquête.

Le 4 février, vers 4 h de la nuit (à la turque), une bande de 7 à 8 Bulgares se rendit à la bergerie du nommé Mita-Dina, de nationalité grecque, située à 3/4 d'heure du village de Radovo. Elle lui enleva son troupeau, composé de 70 chèvres, Parmi ces malfaiteurs, trois villageois du village de Elechenitza ont été reconnus. La gendarmerie a arrêté ces derniers et a retrouvé 20 chèvres qui furent rendus à leur propriétaire.

Rapport hebdomadaire N° 362 pour la semaine commençant le 17 février daté du 26 février 1908

Événements

Le vendredi, 8/21 février, le nommé Mita Taki, âgé de 15 ans, du village de Pamna, de nationalité grecque, (valaque), a été tué par des inconnus qui lui ont coupé le coup avec une hache.

Le 19/23 février le cheval du souvari Sinan-Bamed, malade depuis deux jours, est mort d'une maladie contractée dans le service.

Visite des Postes

Le 8/21 février, Poste de Hadji-Beylik, tous les gendarmes présents.

Le 9/22... d°..., Poste de Poroy ; le brigand Arnavoud Méhémed, échappé pour la deuxième fois des mains de la gendarmerie, n'est pas encore arrêté, bien qu'il circule dans le village, caché par quelques habitants musulmans.

Le 9/22 février, Poste de Démir-Hissar ; réunion de la commission des carakols et signature d'un contrat avec un maître maçon pour la construction du carakol de Hadji-Beylik.

Le 10/23 février, retour à Serrès : Poroy-Serrès

Relations avec les autorités

Néant

Départ : le 8/21 et retour le 19/23 février.

Rapport hebdomadaire N° 369 pour la semaine commençant le 2 mars daté du 11 mars 1908

Evénements

Le 20/4 mars a été commencé la construction du karakol de Kadji-Keylik.

Le 20/4 mars, le village de Piparnitza a été attaqué, vers la nuit, par des malfaiteurs qui ont brûlé la maison du nommé Lazar. tué son enfant, âgé de 5 ans, blessé très légèrement sa belle-fille et ont vainement tenté d'incendier trois autres maisons. Les villageois soupçonnent les Turcs des environs d'avoir été les auteurs de cette attaque, les autorités supposent que ce sont les comités bulgares (Voir à ce sujet mon rapport n° 371).

Visite des Postes

Le 21/5 mars, Poste de Kadji-Beylik, présents : 1 gendarme. Absents : 1 cap. et 3 gendarmes. L'officier a de nouveau refusé de donner des soldats au commandant de poste pour escorter les gendarmes prétextant qu'ils n'a pas assez de soldats. Le nouveau karakol est commencé.

Le 22/6 mars, poste de Poroy, présents : 2 gendarmes. et 4 souvaris ; absents 1 cap. et 4 gendarmes.

Le 22/6 mars, poste du pont-Karassou, Présents : 1 cap. et 1 gendarmes. Absents : 3 gendarmes. Le cheval du cap. est indisponible (pied enflé).

Relations avec les autorités :

néant, départ : le 21/5 mars,

retour : le 23/7 mars

Rapport hebdomadaire N° 370 pour la semaine commençant le 2 mars daté du 11 mars 1908

Événements

Le 15/9 mars, le nommé Pétro, de nationalité encore inconnu, a été tué entre Poroy et Podorovitch, par des inconnus, il exerçait la profession d'ouvrier en bâtiment, il était précédé de deux de ses camarades qui réussirent à s'échapper. Le lieutenant de gendarmerie suppose que ce crime est un crime de droit commun.

Visite des Postes

Le 15/9 mars, poste de Pont-Karassou ; présents : 1 Cap. Absents 4 souvaris. Chevaux : 1 mort, 1 malade, et 1 autre rencontré, revenant de service et boitant.

Le 7/10 mars, Poste de Pétrovo, Présents 1 Cap. et 2 gendarmes. Absents : un gendarme. en service.

Le 17/11 mars, poste de Krouchovo, présents 1 Cap. et 0 gendarmes, absents : 1 gendarme.

Le 8/12 mars, poste de Kémir-Kissar, travaux du poste s'achèvent ; rien à signaler.

Le 19/13 mars, poste de Hadji-Beylik ; présents : 1 gendarmes.
Absent : 1 cap. et 3 gendarme. Les travaux du karakol avancent lentement.
Relations avec les autorités : néant. Départ : le 25/9 mars, Rentrée le 1/14 mars,

Rapport hebdomadaire N° 378 pour la semaine commençant le 23 mars daté du 10 avril 1908

Événements

Le 12/25 mars, le Bulgare Stoyan-Costantin, du village de Félovo, caza de Melnik, a été tué par des inconnus, en se rendant de Félovo à Goléchovo,

Un rapport du lieutenant de gendarmes de Poroy, fait connaître que le brigand Arnavoud-Méhémed a été tué dans une bergerie, près de Michéli, par ses receleurs qui craignaient d'être dénoncés par des malfaiteurs si la gendarmerie venait à s'en emparer de nouveau.

Visite de postes

Le 11/24 Mars, poste de Forcy, rien à signaler.

Le 12/23 Mars, poste de Badji-Feylik ; les troupes ont été retirées, ce qui rend le service de la gendarmerie plus difficile et met en danger le poste et le village. (voir rapport n° 374 du 30 Mars).

Relations avec les autorités,

Néant

Arrivé au caza ; le 11/24 mars

Départ du caza ; le 13/26 mars

Rapport hebdomadaire N° 381 pour la semaine commençant le 13 avril daté du 21 avril 1908

Événements

Le 31 mars, le Lieutenant Khalid effendi réussit à trouver le corps du brigand Eibek-Mehemed, tué par des inconnus sur les confins du caza de Hémir-Hissar et d'Ouret-Hissar.

Le 31 mars, deux Valaques, Nicolas et Molo ont été trouvés assassinés, à une demi-heure de Poroy-Sala. Les autorités supposent que le crime a été commis par une bande de comités de l'endroit.

Le 31 mars, le nommé Gogo, du village de Radovo, âgé de 40 ans et de nationalité grecque, a été blessé à coups de revolver, tirés par deux inconnus, au moment où ce paysan labourait son champ.

Visites

Néant

Relations avec les autorités

Néant

*

* *

Cette activité d'officier réorganisateur ne l'empêchait pas d'avoir des contacts étroits non seulement avec les familles européennes, turques, macédoniennes mais également avec les sociétés religieuses, sportives, théâtrales.

Le 27 juin 1905, il assistait à la distribution de certificats à l'École pédagogique bulgare de Serrès.

Le 25 juillet 1905, il honorait de sa présence la distribution des prix à l'École de l'Alliance Israélite Universelle de Serrès.

Le 22 octobre 1906, toujours à Serrès, il admirait les représentations données au théâtre Thalia (grec) bâti sur le terrain de la Société de gymnastique et de musique de Serrès, théâtre d'été qui ferait bien d'honneur à des grandes villes d'Orient. Les plans du théâtre avaient été fait par Monsieur A. Sarrou, capitaine de la gendarmerie.

Le 27 février 1909, il était invité à la réception qui était donnée à l'agence bulgare de Serrès pour l'anniversaire de Sa Majesté Ferdinand I de Bulgarie.

Pendant ses périodes de loisirs il écrit, envoie des comptes-rendus aux journaux sur la "situation en Macédoine" notamment à *l'Énergie Française* d'André Chéradame n° 140 du 7.9.1907 (et signés "Z").

Il effectue une visite à Amphipolis, à proximité du Lac d'Ahinos et établit un compte-rendu de sa visite sur cette nécropole (voir annexe?).

Il obtient de Von der Goltz, l'autorisation de traduire le livre de ce dernier, sur la guerre gréco-turque. C'est une lettre de A. Cemal du 19 avril 1906 qui lui en donna confirmation.

Ses déplacements ou ses congés :

Suite à sa maladie qui avait eu lieu en août 1904 il vient en France fin 1904 et repart vers mars 1905 avec Maman et Roger. Il revient en France du 8.XII.1906 au 26.1.1907, et repart avec Maman, Malou et Roger. En mai 1908 nous étions toujours à Serrès. Il se rend en France en mars 1909 et doit se présenter au ministère de la Guerre le 1^{er} avril 1909. Il rentre en Turquie en juillet 1909. Suite au décès de son père, il rentre de Galatz sur Constantinople le 15.7.1907, il a des difficultés avec la douane, (provoquées par un employé arménien). Il passe une permission de 3 mois et demi en France du 4 août 1912 au 20 novembre 1912.

Ses activités donnant satisfaction à ses chefs, le colonel Vérant lui transmet le 2 avril 1906 et le 23 août 1906 les félicitations du Chef de la Mission, le général italien Degeorgis (lettres des 30.3.1906 et 23.8.1906).

Le Général Degeorgis renouvelle ses félicitations par lettres des 25 avril 1907, 27 avril 1907 et 6 mai 1907 au sujet des inondations de la Strouma et des secours aux inondés.

Le Colonel Vérand lui témoigne sa satisfaction en lui faisant accorder en 1906 les palmes académiques pour les services spéciaux qu'il a rendus grâce à sa connaissance de la langue grecque moderne et le propose au choix pour le grade de capitaine en France dès 1907.

Par sa loyauté et sa droiture il acquière la confiance des autorités turques. Il reçut la décoration du Mecidiye 3^e classe le 3 décembre 1904 de Sa Majesté Impériale le Sultan.

La médaille militaire de Liyakat lui fut octroyée le 22 avril 1907 pour sa participation à la campagne de Roumélie, accordée par S.M.I. le Sultan au corps d'armée chargé de soumettre les bandes révolutionnaires, bulgares, grecques et serbes qui entretenaient la révolution et le désordre, campagne comptant comme demie-campagne pour les officiers français de la mission française.

Le Colonel Vérand, ayant été nommé général de brigade en France, est remplacé par le Colonel Baumann. Notre Père fut le conseiller de son nouveau chef au moment de la révolution de 1908 et lui permit de voir clairement la situation créée par le mouvement "Union et Progrès".

LA RÉVOLUTION JEUNE-TURQUE

Lors de la révolution jeune-turque de 1908, le Capitaine Sarrou jouit de l'amitié des principaux officiers révolutionnaires, notamment de Cemal Pacha, ministre de la Marine, qu'il réussit à introduire à l'Ambassade de France et à en faire un ami sincère de la France :

"Le 8 décembre 1912 j'ai eu une longue conversation avec le Colonel Cemal, ex-gouverneur général de Bagdad avec lequel j'entretiens d'amicales relations depuis 9 ans. Cet officier qui a pris une part très importante dans la révolution jeune-turque jouit d'une très grande influence soit dans les milieux militaires soit dans les milieux politiques. Comme Gouverneur de Scutari de Constantinople et Gouverneur Général d'Adana, après les massacres, puis de Bagdad, après l'insuccès de la mission du Général Nazım Pacha, comme Commandant de Division à la bataille de Pınar-Hisar-Lüleburgaz, où il a réussi à arrêter l'armée de Mahmud Mouchtar, mise en déroute à Kırkilise, et à la ramener en avant dans un mouvement offensif qui a limité le désastre de Lüle-Burgaz, Cemal Bey s'est attiré plus que jamais l'estime et l'admiration de tous ses camarades de l'armée et de tous ceux qui le connaissent.

Si le parti Jeune-Turc de l'Union et Progrès arrive au pouvoir, il est très probable que cet officier fera partie du prochain ministère unioniste, ainsi qu'il a failli en faire partie avec le ministère de Said Pacha. On lui avait offert le ministère des Travaux Publics ; mais on préfèra lui confier le poste de Gouverneur Général de Bagdad.

Étant donné l'importance du rôle que Cemal Bey a joué et qu'il est appelé à jouer, je crois utile de rapporter la conversation que j'ai eue avec lui, le 2 décembre dernier.

Deux discours importants venaient d'être prononcés : celui de Monsieur Poincaré et celui de Monsieur de Kidenlen.

— Je trouve me dit Cemal Bey, que M. de Kiderlen a été beaucoup plus favorable à la Turquie que M. Poincaré.

— Vous savez bien Cemal Bey, répondis-je, que l'Allemagne a toujours fait de belles promesses à votre pays et qu'elle n'a jamais agi dans votre intérêt.

— À mon avis, dans les circonstances actuelles, M. Poincaré n'aurait pas dû parler des affaires du Liban.

— Je suppose que M. Poincaré a été amené à parler du Liban à la suite de l'énumération des nombreux intérêts matériels et moraux que la France possède en Turquie, et peut-être a-t-elle cru devoir affirmer ces intérêts en Syrie, au moment où des intrigues anglaises semblent vouloir dans cette région combattre nos intérêts.

— Je sais me dit Cemal Bey que la France est pour nous une amie, presque une seconde patrie. Tous les Turcs ont pour votre pays de la sympathie, je dirai même de l'amour. Et moi-même, vous le voyez, malgré toute mon influence et ma situation, je n'ai voulu avoir des relations et des amis que parmi les agents de la France et votre Ambassadeur. Avec la France nous n'avons aucun point qui nous divise ; et pour la question du Liban elle-même, je veux bien croire que la France, comme elle le déclare, ne poursuit qu'une influence et des intérêts moraux et non point territoriaux. Mais je considère qu'elle n'est pas en état de nous prêter son appui, car elle est l'alliée de la Russie et l'amie de l'Angleterre. Comme il nous est impossible de nous entendre avec ces deux puissances, nous ne pouvons espérer que votre pays nous soutienne contre elles.

— Pourquoi croire qu'il y a impossibilité de vous entendre avec ces deux puissances. Il y a des ententes qui paraissent plus impossibles et qui se sont récemment conclues : celle de la France avec l'Angleterre et celle de l'Angleterre avec la Russie. La France qui a facilité l'entente anglo-russe, pourrait jouer vis-à-vis de votre pays, le même rôle. Tandis que la Turquie en allant du côté de l'Allemagne, facilitait le jeu de l'Autriche qui cherchait à étendre sa domination jusqu'à Salonique.

— Personnellement je n'ai jamais été partisan d'une politique allemande. Mais si certains personnages l'ont préconisée, ils ont considéré que deux dangers menaçaient notre pays : le germanisme et le slavisme. De ces deux dangers le plus menaçant est certainement ce dernier : car les Slaves nous

enserrent de tous côtés, depuis le Caucase jusqu'à l'Adriatique, tandis que le germanisme ne vise que Salonique. De plus, comme le slavisme est également un danger pour l'Allemagne, il s'ensuit que, devant un ennemi et un danger communs des gens ont pensé que l'Allemagne et la Turquie devaient se soutenir mutuellement.

— La France, lui dis-je, considère que la descente du germanisme à Salonique est un danger pour elle et qu'à la suite des événements actuels, voyant que la Turquie n'est plus en état d'empêcher l'Autriche de venir à Salonique, elle juge de son intérêt d'appuyer la nouvelle confédération balkanique destinée à arrêter la marche de cette puissance sur Salonique. Il ne faut donc pas croire que l'appui que la France donne en ce moment aux États balkaniques est dirigé contre la Turquie : loin de là, cet appui n'est accordé que contre l'Autriche qui veut précisément briser cette barrière nouvelle. Mais laissons ces considérations qui sont plutôt du domaine du passé et pensons un peu à l'avenir de votre pays. Ne croyez-vous pas, Cemal Bey, que la situation suivante serait la meilleure pour les intérêts de votre pays et du mien :

1°. Faire rentrer la Turquie dans la confédération balkanique ; celle-ci deviendrait ainsi très puissante et pourrait conserver son indépendance vis-à-vis des deux groupements européens : triple entente et triple alliance.

2°. Donner à la Turquie la Thrace ou une grande partie de cette région.

3°. Créer l'autonomie albanaise et l'autonomie de la Macédoine avec Salonique comme capitale. Ces deux autonomies seraient placées sous la garantie de tous les États confédérés.

4°. Accorder des rectifications des frontières plus ou moins considérables aux alliés victorieux, comprenant des territoires plus ou moins étendus, et à fixer par la conférence de la paix.

— Parfaitement, c'est une solution excellente et que je trouve très convenable pour mon pays tant pour le présent que pour l'avenir.

Je quittai Cemal Bey et ce n'est que le 21 décembre, après plusieurs autres rencontres qu'il me fit part de ce qui suit :

J'ai vu tout récemment Monsieur Bompard, Ambassadeur de France et je lui ai dit que si mon parti venait au pouvoir, je ferais tout mon possible pour faire accepter la solution dont nous nous sommes entretenus l'autre jour tous deux : confédération balkanique avec la Turquie, autonomie de l'Albanie et d'une partie de la Macédoine, etc. ... J'ajoutai que cette solution me paraissait très bonne pour nos deux pays, la Turquie et la France. C'est une excellente idée, mais sa réussite dépend de vous autres, me répondit Monsieur Bompard. Comment cela, Excellence ? Vous n'avez qu'à accepter la frontière de l'Erguéne comme frontière turco-bulgare ; la Bulgarie sera satisfaite et heureuse de travailler désormais en paix à son développement économique. Je vois Excellence, répliquai-je, que la Turquie sera obligée, comme toujours, de se sacrifier pour les autres.

De cette conversation et de plusieurs autres que j'ai eues avec de nombreux personnages, il résulte que les Turcs ne semblent pas devoir céder dans la question de la cession d'Andrinople aux Bulgares.

Quand aux autonomies de l'Albanie et de la Macédoine elles semblent donner satisfaction à tous les intérêts à la fois. Les Turcs trouveraient là une solution honorable pour les territoires qu'ils perdent et dont ils conserveraient cependant la souveraineté en commun avec les autres États confédérés. Les Bulgares et les Grecs qui ne veulent se céder Salonique, trouveront une solution les satisfaisant sans en avoir la possession absolue, ils en exerceront les droits de souveraineté avec les autres confédérés. Salonique serait la capitale d'une Macédoine comprenant un territoire plus ou moins étendu et qui serait à fixer d'un commun accord. Le reste de la Macédoine serait ainsi partagé entre les alliés actuels et constituerait un sérieux accroissement de territoire pour chacun d'eux.

Cette formule pourrait également donner satisfaction aux Grandes Puissances qui pourraient, si elles l'exigent donner leur garantie pour le maintien de ces autonomies.

Les Bulgares eux-mêmes ont été partagés en deux camps : ceux qui préconisent l'annexion et ceux qui préfèrent l'autonomie de la Macédoine, tels que Sandinski et autres chefs d'insurrection".

*

* *

A ce titre Cemal Pacha fut invité tout spécialement par le ministre de la Marine Française aux grandes manœuvres navales de juillet 1914.

Le Capitaine Sarrou fut également l'ami d'Enver Pacha, qui l'a secondé très efficacement, lorsque sur la demande du ministre de l'Agriculture Suleiman el Bustani, en 1913, il fut chargé par ce dernier de créer la gendarmerie forestière ottomane.

Il le fut également dès cette époque de Tal'at et de Mustafa Kemal. Le lieutenant Sarrou fut promu Capitaine au choix le 24 juin 1909, et nommé *binbaşı* (commandant en Turquie).

2ème période de la réorganisation de la gendarmerie ottomane dans l'Empire

Nous avons vu précédemment que les officiers de la mission avaient été rappelés dans leur pays d'origine, les Turcs se réservant la possibilité de les engager à leur service, individuellement, et dans le même but, pour la réorganisation de la Gendarmerie dans l'ensemble de l'Empire Ottoman.

Papa se trouvait en France quand un nommé Rechad, par lettre du 2 avril 1909 lui faisait connaître qu'il était sur la liste des officiers étrangers que le gouvernement impérial désirait prendre à son service pour la réorganisation général de la gendarmerie dans l'Empire.

Au début de juillet 1909, Papa rentre à Constantinople pour s'occuper à l'Inspection de la réorganisation de la gendarmerie, du secteur de Constantinople, et ce à la demande de Cemal Bey, qui deviendra plus tard Cemal Pacha. Le général italien de Robilant a remplacé Degeorgis, et aurait préféré avoir un collaborateur italien. (Papa correspond avec Fethi Bey — 6 août 1909 — attaché militaire à Paris) qui suivra en 1911 les manœuvres françaises.

Ce secteur de Constantinople est vaste soit près du quart de la Turquie actuelle et comprend les *vilayets* de Stamboul, Edirne, Kastamonu, Angora et Brousse, ainsi que les *sandjaks* indépendants de Çatalça, Çanak Kale, İzmit et Bolu.

Pour inspecter et réorganiser la gendarmerie de ces provinces s'étendant de Gümülcine (Thrace) à Césarée (Alexandrette) et Adana, commence une chevauchée pour la visite des *sandjaks*, *cazas* et *müdüriyets*. A chaque jour un cheval !

C'est en juillet 1909 que les officiers étrangers signèrent leur contrat et commencèrent effectivement leur nouveau service.

Le 29 décembre 1910 il reçoit la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. De son côté pour le remercier de ses services Enver Pacha ministre de la Guerre, le nomme lieutenant-colonel (*kaymakam*). Cette nomination entraîna celle de tous les autres officiers qui sont en Turquie, et le Colonel Baumaun le propose pour le grade de commandant en 1913.

En 1911, il avait fait publié chez Berger-Levrault un livre, *La Jeune Turquie et la Révolution*, dans lequel il exposait l'origine de ces événements.

Une lettre du Lieutenant-Général de Gendarmerie Hilmi, du 14.9.1910 précise que le Major Sarrou est affecté comme conseiller à l'École Militaire de troupe de gendarmerie de Constantinople.

Le 11 juin 1911 il reçoit la croix en or du Saint Sauveur de Grèce, que le gouvernement grec lui décerna sur la proposition du consul de Grèce à Serrès, en récompense des services rendus par le Capitaine Sarrou à la population de race grecque.

Pendant la période du régime Jeune-Turc il a puissamment combattu l'influence allemande par son activité et ses relations personnelles avec les dirigeants turcs de tous les partis. Il a soutenu de toute son influence les intérêts politiques et économiques de la France représentés par MM. Loucheur, Bompard, Baumann, Pissard (Directeur de la Dette publique), le Comte Ostorrog, Lauffray.

Il maintient un étroit contact avec l'ambassadeur de France, M. Bompard, et avec l'attaché militaire, le Colonel d'Artillerie Maucorps.

C'est à cette époque que son ami Loucheur¹ obtient la concession de 30.000 kilomètres de routes sur tout l'ensemble de l'Empire Ottoman s'étendant de la mer Adriatique au Golfe Persique.

¹Fut plusieurs fois ministre.

Il établit pour Loucheur un projet d'organisation administrative pour cette société, comportant les instructions à donner au personnel technique de la société pour le comportement à adopter à l'égard des populations de l'Empire, en raison des diverses races et religions.

L'application de ce projet et de ces instructions durant les quatre années (1910 à 1914) où cette société travailla dans le pays permit d'éviter tout ennui au personnel, qui fut très nombreux (800 ingénieurs et conducteurs français de Travaux publics).

Loucheur à cette occasion lui offrit un poste de directeur, qu'il déclina ne voulant pas quitter l'armée, où il s'était engagé par vocation.

Pour l'exploitation des forêts il entre en contact en avril 1914 avec Hesnolouin et la Maison Leroy.

Pour la fourniture de drap de gendarmerie il contacte Harlachol et Cie, 11, rue d'Aboukir à Paris.

Pour l'aviation — en mars la maison A. Ponner (construction de machines pour la navigation aérienne, 145, rue de Neufchatel à Reims) fait don d'un avion pour l'école de pilotage du camp d'aviation de San Stephano.

Védrines étant passé au début 1914 avait cassé une hélice. Les Turcs lui prêtèrent une hélice, qui fut remplacé par la Société des Moteurs Gnome.

Pour l'École des Forêts, il essaye de faire engager un technicien français (Teissier, Garde Général des Eaux et Forêts du gouvernement tunisien).

Les grandes manœuvres turques de 1910 et l'utilisation de la gendarmerie furent suivies par Sarrou (d'après ses notes) qui accompagne les colonnes de l'Armée de l'Est du 6 août au 12 août 1910, et y organisa les détachements : (le colonel turc Salahadin commande toute la gendarmerie).

1- Affectation à chaque division d'un détachement (1 officier, 6 gendarmes à cheval) qui devait fournir un journal de marche concernant les faits, les événements de la journée, les ordres reçus, etc., en y joignant les pièces justificatives).

2- Affectation à la brigade de cavalerie (1 officier et 4 gendarmes).

3- Affectation au Quartier général de la division (1 officier et 2 gendarmes).

But de la gendarmerie :

a) maintien de l'ordre

b) transport des dépêches par la gendarmerie locale destinées aux troupes d'opération, (celle-ci n'arrive pas à suffire et néglige son service).

Conseils donnés en français par le général allemand Von Der Goltz aux assistants et aux arbitres :

1- ne pas tarder à donner le résultat de décision,

2- provoquer des arrêts judiciaires pour éviter des prises de contact inconsidérées (troupes exposées au feu de l'artillerie, charges de cavalerie),

3- utilisation du télégraphe et du téléphone, accrocher les fils aux arbres,

4- les arbitres doivent se camoufler le plus possible.

- Critiques :

- manque d'entraînement des troupes pour la marche (3 km heure),

- abus pour l'utilisation du train des équipages, gros progrès à faire,

- lenteur dans la transmission des ordres,

- manque de zèle des officiers,

- pas de services appréciables par le téléphone, télégraphe et télégraphe optique.

Guerre Balkanique 1912-1913

Au cours de la guerre balkanique de 1912, 1913, lors de la rupture des lignes de Çatalça, en prévision de redoutables éventualités les puissances envoyèrent le 27 novembre 1913 à Constantinople des navires de guerre. Des détachements de marins appartenant aux flottes des six grandes puissances européennes sont mis sous les ordres de l'amiral français d'Artige-Dufournet ; L'amiral s'adresse au Colonel Baumann, chef de la mission française de gendarmerie et inspecteur général de la gendarmerie ottomane qui lui faisait une visite, accompagné du Capitaine Sarrou pour avoir un projet d'instructions à donner aux cinq amiraux, commandant ces flottes, projet relatif à la tenue de leurs marins.

C'est le Capitaine Sarrou qui prépara ces instructions et le plan de débarquement des divers détachements de marins. L'application de ces instructions permet d'éviter tout incident entre la population de Constantinople et plusieurs milliers de marins dispersés dans les principaux quartiers habités par les diverses colonies de ces six puissances européennes. Le capitaine, par sa parfaite connaissance du milieu, fut en ces journées de crise le conseiller très écouté et l'intermédiaire dont les services furent grandement appréciés.

Ses collaborateurs turcs lui ont gardé toujours leur amitié ; on peut s'en rendre compte en lisant la lettre du Colonel Tayyar Bey, publiée, le 6 novembre 1921 dans le journal turc *Tevhid-Efkâr*.

La prise d'Andrinople, en avril 1913, par les forces turques sous les ordres d'Enver Pacha mit de fait fin aux hostilités entre les Turcs et les alliés balkaniques. Les divers traités de paix furent ensuite séparément négociés et signés.

Création de l'École de Gendarmerie Forestière

La paix rétablie aux Balkans et le comité jeune turc ayant repris le pouvoir le Commandant Sarrou devenu lieutenant-colonel dans la gendarmerie ottomane reprend son activité à travers l'empire ottoman.

Dans ses diverses tournées effectuées dans la partie de l'Anatolie située entre les frontières des six grands *vilayets* d'Istanbul, Brousse, Ankara, Kastamonu et les rives de la mer Égée, de la Marmara et de la mer Noire, du Nord d'İzmir au sud de Césarée, du Mont Argée (Césarée) aux portes de Sidas, au-delà de Sinop il a rencontré d'immenses et belles forêts, parfois de véritables forêts vierges où l'homme ne peut y pénétrer. Il a parcouru parfois des montagnes entièrement dénudées, où les forêts avaient été récemment détruites par la main dévastatrice des habitants. Plus rien ne poussait, seules les racines d'arbres, encore existantes décelaient la vie d'anciennes forêts victimes de l'ignorance des gouvernements et des paysans.

Ceux-ci, involontairement, en détruisant ces peuplements forestiers, provoquaient la sécheresse, l'aridité de massifs entiers dont l'érosion par les rares pluies ou orages créait des torrents impétueux, qui avec les pierres et les cailloux qu'ils entraînaient envahissaient les terres arables, situées aux pieds de ces massifs.

Il voyait les paysans des régions forestières, tous armés d'une hachette, suspendue à leur ceinture, s'arrêter souvent au pied de magnifiques arbres, y pratiquer en deux coups de hache, à un mètre du sol, une entaille où jaillissait une résine abondante, où avec une allumette ils y mettaient le feu, et s'en servaient pour faire chauffer leur cafetière pour préparer le café.

C'est ainsi que souvent naissait non seulement l'incendie d'un tel arbre ainsi meurtri et abandonné à son triste sort, après avoir servi à une si minime besogne, mais encore celui de pertes de forêts entières.

Ailleurs il rencontrait des forêts, où des centaines et des milliers d'arbres de 20 à 30 mètres de longueur, gisaient à terre, dépouillés de leurs écorces, sans doute destinés à l'exportation, mais pourrissant sur place, abandonnés depuis un très long temps. Ceci se passait dans le vilayet de Kastamonu en 1914.

Ému de pareils spectacles et de la destruction des forêts, comme il en avait déjà vu, dans sa jeunesse, brûler des semaines entières sur les crêtes dominant les rives du Bosphore (aujourd'hui disparues), il ne put s'empêcher d'en parler au *Vali* de Kastamonu, qui était alors le fameux Raşid Pacha, qu'il avait connu à Serrès de 1904 à 1908, comme *mutasarrıf*.

Ce dernier après l'avoir attentivement écouté et avoir, de son côté, déploré cette lamentable situation le pria presque, puisqu'il retournait à Constantinople de voir le ministre de l'Agriculture et de lui exposer la situation.

Fidèle à la promesse faite à Raşid Pacha il fit une visite au ministre de l'Agriculture, Suleiman el Bustani Efendi, un Libanais, et il lui fit le tableau de ce qu'il avait constaté.

Très vivement intéressé, celui-ci lui demande un rapport avec son avis sur les mesures à prendre pour remédier à cette situation.

Quelque temps après le Lieutenant-Colonel Sarrou lui remit un rapport du 23.2.1914, ainsi qu'un projet sur la protection des forêts où il préconisait la création d'une gendarmerie forestière, qui lui était inspiré par son expérience d'officier de la réorganisation de la gendarmerie ottomane.

Il rédigea un deuxième rapport le 27.2.1914 pour indiquer dans quelles conditions et comment il faudrait utiliser les compétences de spécialistes étrangers (commission de 4 Turcs et de 3 étrangers).

Il échangea une correspondance avec l'Association des Agents des Eaux et Forêts de France pour avoir un Français comme collaborateur pour la gendarmerie forestière.

Le ministre lui demande s'il accepterait de réaliser ce projet pour le compte du ministère de l'Agriculture. Sous réserve que son chef de mission, le Général Baumann, l'autoriserait à se mettre à sa disposition, il répondit qu'il s'emploierait de son mieux à cette œuvre, si utile et si importante.

Le Général Baumann consentit qu'il consacra tous les jours, la matinée au service de la gendarmerie et l'après-midi à celle de la gendarmerie forestière.

Pour réaliser ce projet il lui fallait des recrues, des armes, de l'habillement, une caserne-école, un cadre d'instructeurs pour l'instruction militaire d'une part et pour l'enseignement technique forestier d'autre part.

Malgré l'opposition de l'État-major, Enver Pacha, à qui il avait présenté ces besoins, à une période de grande réorganisation de l'armée, accepta de donner l'ordre de mettre à la disposition du ministère de l'Agriculture les 500 recrues et les armes prévues au projet Sarrou.

Le ministère de l'Agriculture fournit les bâtiments de l'école à Kağıthane, l'habillement et le budget nécessaire à la création de la gendarmerie forestière.

Quant aux cadres il obtint du commandant général de la gendarmerie, le concours du sous-directeur de l'École de gendarmerie de Yıldız, le Commandant Habil Bey, qu'il désigna comme directeur de la nouvelle école. Il devait donner une instruction militaire conforme au programme de l'École de gendarmerie de Yıldız d'une durée de six mois. L'instruction technique forestière était confiée à un ingénieur des forêts, professeur de l'École des ingénieurs forestiers de Büyük Dere. Le bureau du colonel fut installé au ministère de l'Agriculture, place du Sultan Mehemet (actuelle École des Hautes Études Commerciales) à côté de celui du directeur du service forestier, Kemal Bey, inspecteur des forêts, avec lequel il entretint une collaboration complète.

A l'aide de règlements forestiers français, avec le concours de Kemal Bey, il entreprit la rédaction d'un règlement adapté à l'organisation administrative particulière du pays.

Le projet comportant l'installation de réseaux de *karakols* de gendarmes forestiers, établis dans les régions boisées ou à reboiser, inspiré de ceux qui existaient pour la gendarmerie ottomane, avec une collaboration étroite et complémentaire entre les deux gendarmeries, ainsi que le prévoit le règlement de la gendarmerie française.

L'école devait fournir un contingent de 500 gendarmes forestiers tous les six mois, soit à leur sortie de l'école, 1000 par an.

L'organisation complète devait s'achever en cinq ou six ans, avec un effectif total de 5 à 6.000 gendarmes.

Elle devait s'étendre progressivement des *vilayets* d'Edirne et d'Istanbul à ceux de Damas et de Bagdad.

L'école était située à Kağıthane, ancienne école de sous-officiers.

Les élèves, à leur sortie, devaient faire un stage de six mois, dans un *karakol* de gendarmerie, avant de rejoindre leur poste définitif.

L'école fut ouverte au début de mai 1914, suite aux débats sur le budget à la Chambre ottomane par le Ministre Suleiman el Bustani, en présence d'Enver Pacha. Grand fut l'étonnement de tous ceux qui assistèrent à cette inauguration, de constater les réponses pleines de bon sens paysan, qui furent faites par les élèves aux questions ayant trait à la forêt. Cela n'était pas étonnant, car pour ces élèves d'origine paysanne, ils étaient plus aptes que des citadins, à recevoir l'enseignement donné par l'École.

Malheureusement, un mois plus tard éclatait la guerre générale. Le colonel dut rejoindre son poste, comme capitaine, sur les champs de bataille de France. L'école fut fermée, ses élèves furent affectés à des unités de l'armée turque.

Pendant la période de la grande guerre les habitants continuèrent leur néfaste action et de belles forêts comme celle existant entre Keslanie et le fleuve Hallys disparurent.

Un rapport en date du 16.10.1919 fut encore remis par Sarrou.

Le projet de gendarmerie forestière fut repris vers 1928 (suite à un nouveau rapport Sarrou) car cela devenait de plus en plus nécessaire. Je me rappelle, que pendant que je travaillais au relevé des mines de charbon de Çamlı en 1930 le bois de mines était en grande partie amené en contrebande par les villageois.

Les Turcs n'ont pas oublié le travail tenté par le Lieutenant-Colonel Sarrou et lui ont consacré plusieurs pages du *Orman Genel Müdürlüğü Bülteni* (bulletin de la Direction Générale de la Forêt) du 1 février 1970.

Conclusion

Nous avons été heureux et fier de pouvoir retracer une partie de la vie d'un officier français pendant une période qui fut toute entière consacrée au maintien de l'ordre et de la paix dans une région survoltée de la planète.

Bien que travaillant chez une autre nation pour une cause humanitaire, il n'a jamais autant tenu haut le drapeau français, se faisant ainsi des amis.

Il était opposé à toutes les destructions inutiles : massacres d'hommes ou de choses, et il s'efforçait d'y remédier.

ANNEXE I

Article sur le Lt: Colonel Sarrou paru dans le Journal Tevhid-Efkiair du 6 novembre 1921

Nous publions ci-dessous une lettre que nous venons de recevoir du Colonel Tayar Bey, officier supérieur en retraite et ancien collaborateur du Lt.-Colonel Sarrou lequel a rendu on le sait, des services signalés lors de la conclusion de l'accord franco-turc.

"à Monsieur le Rédacteur en Chef du Journal Tevhid-Efkiair

J'ai lu avec plaisir les lignes élogieuses que vous avez consacrées à Mr le Lt.-Colonel Sarrou dans votre numéro du 28 octobre 1921.

J'ai voulu également dire quelques mots au sujet de cet officier supérieur français.

Notre camaraderie avec le Lt.-Colonel Sarrou est assez ancienne ; elle date de l'année 320/1904, j'occupais le poste de Commandant de la gendarmerie de Serrès.

En ma qualité de Président de la Commission d'Inspection chargée d'appliquer les mesures adoptées par la mission de réorganisation de la gendarmerie, j'ai parcouru avec le Lt.-Colonel Sarrou, dans toute leur étendue, les *vilayets* et *sandjaks* de Constantinople, Brousse, Balikesser, Ismidt, Bolou et Castamoni. A mon retour, vers la fin de l'année 1329/1913, j'ai été mis à la retraite.

Je considère, donc, que ce serait, d'une part, rendre service à ma nation et, d'autre part, remplir un devoir dicté par le respect et l'affection que je porte au Lt.-Colonel Sarrou, que de signaler à mes concitoyens les mérites personnels de cet officier supérieur, que j'ai été à même d'apprécier.

En effet, il est de l'intérêt des nations de connaître leurs amis et de leur réserver dans leur cœur une place spéciale.

Il est vrai qu'au cours de notre voyage en Anatolie j'ai eu avec le Lt.-Colonel Sarrou certaines différences de vue sans importance, résultant de l'application des mesures édictées par la mission de réorganisation. Mais cela n'est qu'un détail ; au fond, on doit admettre sans hésitation que le Lt.-Colonel Sarrou est un ami fidèle des Turcs et de la Turquie. Son amitié est tellement solide, qu'aucun événement imprévu ne peut l'ébranler.

Il y a 18 ans environ, la Macédoine était un champ clos où s'entreheurtaient les aspirations nationales des Hellènes et des Bulgares, où les pires excitations et provocations politiques se donnaient libre cours.

D'une part, les Bulgares, d'autre part les Grecs indigènes et les Hellènes se livraient à des menées insidieuses et à des calomnies, dans le but d'indisposer contre notre Gouvernement et notre Nation les officiers étrangers chargés de la réorganisation de la gendarmerie.

Les meneurs réussirent dans certaines régions à atteindre leur but. Ils ne purent pourtant faire changer d'opinion le Lt.-Colonel Sarrou, alors capitaine, qui résidait à Serrès et à Démir-Hissar, localités qui s'apprêtaient particulièrement à ces intrigues.

Les Turcs ont eu en Mr. le Lt.-Colonel Sarrou un ami, ne s'écartant jamais de la vérité.

Bref, le Lt.-Colonel Sarrou est une personnalité importante, qui a travaillé, pendant de longues années, avec un zèle inlassable, une conscience imprégnée de sentiments de justice et des connaissances toutes spéciales au bien de notre pays et à la réorganisation de notre gendarmerie.

Parmi les centaines d'officiers étrangers venus en Turquie pour entreprendre la réorganisation de la gendarmerie je connais trois officiers seulement qui ont appris à parler correctement la langue turque. Un de ceux-ci est le Lt.-Colonel Sarrou, le second, mon intime ami le Général Foulon, qui malheureusement a succombé dernièrement aux suites d'une opération chirurgicale. (Le Général, qui avait le grade de commandant, était chargé de la réorganisation de la gendarmerie de Serrès lorsque je l'ai connu) et le troisième le capitaine anglais Deeds, qui était un officier très intelligent, chargé de la

réorganisation de la compagnie de gendarmerie de Smyrne. Cet officier, promu dernièrement au grade de général, s'est rendu à Constantinople, après l'armistice, d'où il est rentré quelque temps après en Angleterre.

Avant son arrivée à Constantinople, le Général Deeds est passé par Beyrouth, où il est resté pendant quelques temps. Dans ces heures critiques le Général Deeds a accueilli avec une grande courtoisie et a manifesté une protection bienveillante aux Turcs qui se sont adressés à lui. N'oublions pas de rendre aussi hommage à cet officier-général anglais.

Ceci dit, revenons à notre sujet.

Je citerai un cas qui prouve jusqu'à quel point le Lt.-Colonel Sarrou aime les Turcs.

Le 12 mars 1913/329, nous nous étions rendus à Moudania pour inspecter et réorganiser la gendarmerie. Arrivés là-bas, nous apprimes la chute d'Andrinople.

Cette triste nouvelle, qui nous a accablés, a frappé, je puis dire sans exagération, le Lt.-Colonel Sarrou d'un coup aussi rude que nous autres Turcs. La douleur qu'il en a ressentie a été vraiment surprenante.

Je ne savais pas jusqu'alors que le Lt.-Colonel Sarrou était un si grand ami des Turcs. Cet événement a suffi pour m'éclairer ; aussi, mon affection envers lui a-t-elle augmentée.

Le 31 janvier 328/1912, je m'étais rendu à Angora avec le Lt.-Colonel Sarrou. Nous avons eu la pensée d'offrir de cette ville turque de l'Anatolie notre hommage à ce grand ami des Turcs, Mr. Pierre Loti.

Le Lt.-Colonel Sarrou a rédigé de sa propre main le télégramme suivant, que mon fils Mehmed Ali a signé.

'A Monsieur Pierre Loti - Rochefort -'

'Les Turcs sont heureux d'exprimer du fond de l'Anatolie leur reconnaissance infinie à Mr. Pierre Loti, champion de la civilisation'.

Qui aurait pu prévoir alors qu'Angora aurait été destinée à devenir, après 8 ou 9 ans, le berceau de la résurrection turque, le centre organique d'où devait partir et s'étendre la bravoure turque ! qui aurait pu prédire que le même Lt.-Colonel Sarrou retournerait à Angora, chargé, d'une importante mission politique, ayant pour but d'assurer et de faciliter la réconciliation de son gouvernement avec la Turquie, qu'il aime après sa propre patrie !

De tels événements mondiaux arrivent quelquefois.

En apprenant le départ pour Angora du Lt.-Colonel Sarrou les personnes qui le connaissaient de près n'avaient pas hésité à considérer ce départ comme de bonne augure.

L'heureux accord intervenu entre les deux Gouvernements a prouvé que ces personnes ne s'étaient pas trompées.

La modération et l'esprit de conciliation montrés par Monsieur Franklin Bouillon et le Lt.-Colonel Sarrou méritent d'être appréciés, autant que les personnalités élevées d'Angora sont dignes de félicitations pour l'heureux résultat qu'elles ont pu obtenir."

ANNEXE II

Exposé d'un court voyage à Aïdonchor et Amphipolis par le Lieutenant H. C. Sarrou en mission en Macédoine

Mémoire

Les inscriptions et les pierres sculptées, représentées par les croquis ci-joints se trouvent à Amphipolis, aujourd'hui village de Yéni-keuy.

Pour me rendre à Amphipolis, j'ai suivi la route : Serrès, Nigrita, Aïdonohor (Gaïdonohor), et Yéni-kéuy, Amphipolis. Ce trajet exige onze

heures de cheval sur des chemins constitués en grande partie par des sentiers difficiles. Serrès est à 14 kilom. de la rive gauche du Strymon avant de se jeter, à la mer ; et Amphipolis est sur la rive gauche même du Strymon et à 5 kilomètres environ de la mer.

J'ai suivi ce tracé par la rive droite, parce que je tenais à visiter Aïdonchor qui m'avait été signalé comme un centre d'antiquités. J'y fis une courte station de 2 heures et je me suis promis d'y revenir.

Aïdonchor veut dire : région des rossignols. Le village d'aujourd'hui est bâti sur une colline qui domine à l'est une jolie vallée, au fond de laquelle un torrent sans nom coule ses eaux impétueuses, au moment des pluies. Cette vallée, couverte de magnifiques arbres, semble bien faite, en effet, pour être peuplée de rossignols. Sur la colline qui domine à l'ouest cette vallée se trouve un monastère en ruine. C'est là que semble avoir été le centre de l'antique cité, sur laquelle je manque complètement de renseignements. Les richesses que recèlent les innombrables tombes de cette région, ainsi que les rares sculptures qu'on y rencontre permettent d'affirmer qu'il y avait une cité importante ; que cette cité devait être reliée directement à Amphipolis par une belle route de 12 kilom. environ dont on retrouve les traces, grâce aux tombes sans nombre qui la bordent presque d'un bout à l'autre.

Le maire et les notables du village n'ont aucune notion sur ce que fut autrefois ce pays. Ils conservent simplement une tradition d'origine récente, d'après laquelle les Turcs avaient ordre de briser et de détruire le moindre vestige qui pût rappeler l'antiquité et une origine étrangère.

Au monastère j'ai vu un marbre d'une belle dimension (environ 1 m 40 sur 1 m), fragment d'un bas-relief probablement, représentant deux guerriers qui semblent lutter l'un contre l'autre. Les personnages ne sont pas représentés en entier sur ce marbre rectangulaire, le bas-relief est incomplet et il serait intéressant de découvrir les autres parties.

Cette sculpture d'un art remarquable n'a pas été trouvée sur place, elle a été apportée du voisinage. Dans la cour du même monastère se trouvent d'autres fragments de colonnes de petites dimensions.

Tout autour de ce monastère les tombes et les débris de poterie et de briques couvrent toute la superficie du sol. Il y a là des richesses archéologiques incalculables qui sont livrées au pire vandalisme. Le gouvernement turc défend les fouilles et le commerce des antiquités ; mais suivant son habitude il n'assure pas le respect de ces lois et toute cette richesse se trouve sans protection, soit contre l'action destructive de l'eau, soit contre le pillage des paysans.

L'érosion due à l'action des eaux, défonce les tombes dont les dépouilles sont perdues à jamais. De son côté le paysan, profitant de l'hiver, époque où la vigilance des autorités turques est plus relâchée que jamais, s'arme d'une forte tige en fer et va sonder le terrain. Il est récompensé de sa peine et sa fouille est facile ; car les tombes sont nombreuses et situées tantôt, à fleur de terre, tantôt à 0.80 ou sous terre. Le cœur se serre à la vue de cette multitude de tombeaux éventrés ! Que de précieuses découvertes ont été ainsi perdues et qui auraient été le légitime orgueil des plus grands musées.

Au moment de mon passage à Aïdonchor plusieurs paysans du village étaient en prison, accusés par le gouvernement d'avoir fait des fouilles et d'avoir vendu des antiquités. En effet, ces derniers avaient découvert de véritables richesses, parmi lesquelles on m'a cité un bracelet en or ; ils étaient allés à Athènes, à l'époque des derniers jeux olympiques, et ils y avaient vendu pour de fortes sommes le produit de leurs fouilles. Le gouvernement turc, prévenu de cette vente, aurait arrêté les paysans, au moment où ils venaient de toucher, à la Banque de Mytilène, à Salonique, les chèques dont le montant représentait le prix de la vente effectuée à Athènes.

La fig. 10 montre la coupe d'une tombe à Aïdonchor ; les parois sont constituées par des pierres rectangulaires, taillées avec beaucoup de soin. Ces pierres sont toutes d'un calcaire fossilifère de couleur jaunâtre, très abondant dans cette partie du *caza* de Serrès.

Au village, les paysans m'ont montré une plaque de marbre sculptée et représentant un tableau à peu près semblable, à celui de la figure n° 8. Ses dimensions sont beaucoup plus grandes : (environ 0.70 sur 1 m 20).

Ce marbre est scellé sur le mur de l'école grecque et porte une inscription, difficile à lire, à cause de l'usure de la pierre. On y trouve également plusieurs inscriptions mais les pierres sont scellées sur des murs et haut placées. Il faudrait des échelles et du temps pour les relever. Ce que je me propose de faire plus tard.

Les gens d'Aïdonchor m'ont donné un petit masque en terre cuite rouge, d'un profil remarquablement beau et un petit vase également en terre cuite, mais de couleur jaune et très bien conservé.

Les monnaies qu'on y rencontre sont les mêmes que celles qu'on trouve dans toute la Macédoine ; des monnaies en argent avec effigie d'Alexandre, Philippe, etc., des monnaies en cuivre, surtout romaines.

Pour se rendre à Amphipolis ou plutôt au village de Yéni-keuy, il faut traverser le Strymon. C'est à l'aide d'un bac qu'on se rend d'une rive, à l'autre. Le village de Yéni-Keuy est bâti sur le versant nord-ouest de la colline sur laquelle fut construit Amphipolis. Il se trouve certainement sur la limite nord de l'emplacement, occupé par cette antique cité. Celle-ci se trouvait sur les crêtes et le versant de cette colline et probablement face à la mer, c'est-à-dire au sud car toutes les ruines se trouvent de ce côté. Celles-ci consistent en de véritables monceaux de pierres auxquelles se trouvent mêlées de nombreuses briques. De temps en temps l'œil rencontre des débris de marbre sculptés : ou bien des tombes éventrées comme à Aïdonchor. Ici aussi les tombes sont nombreuses, mais beaucoup moins que dans cette dernière contrée. Le système de fouille est le même et se remarque aux empreintes que la barre exploratrice a laissées.

L'étendue sur laquelle gisent ces ruines est très importante ; aucun monument apparent ne subsiste qui décèle de loin au regard du voyageur la présence ou l'emplacement d'une antique cité. Il faut se faire guider ; et ce n'est que lorsque la vue de cet amoncellement de pierres qui semblent appartenir à des murailles écroulées ; de ces tombes défoncées, de ces rares débris de colonnes ou de marbres aux contours informes, mais que l'art a marqué de son empreinte, de tout cet amas de ruines enfin, a frappé l'imagination que le spectateur se rend à la réalité et songe à la célèbre Amphipolis.

Les tombes d'Amphipolis ont les mêmes dimensions que celles de Aïndonchor (0.70 sur 0.70), mais elles sont construites avec des matériaux différents en général. Les parois et le fond sont constitués par des murs en pierres, bâtis à la chaux. Contre ces murs sont appliquées des plaques de marbres, épaisses de 3 à 4 centimètres. Parfois ces plaques sont remplacées par un épais enduit de plâtre sur lequel sont tracés quelques ornements de peinture. La tombe est recouverte d'une plaque de marbre, portant généralement une inscription ; celle-ci est placée face à l'intérieur de la tombe et se trouve ainsi bien conservée. Les figures n^{os} 1, 3 et 4 représentent les plaques de tombes éentrées dont j'ai pu recueillir les inscriptions. Cependant quelques unes de ces tombes sont construites de la même façon et avec les mêmes matériaux qu'à Aïdonchor.

C'est au milieu des ruines que j'ai trouvé la colonne demi-circulaire, représentée par la figure n° 2. Son inscription fait supposer que c'est une pierre tombale ou bien une pierre commémorative, élevée en l'honneur de quelque héroïne.

Un peu plus loin gisait à terre cet autre monument, fig. n° 5, de dimensions plus grandes et dont l'inscription est bien conservée. (Environ P. 75 x 0.55 x 1.50). C'est également une pierre tombale, élevée par un certain Torkos Dionissios.

J'ai aperçu encore quelques fragments de colonnes, mais sans inscriptions.

Au village de Yéni-keuy, on m'a fait remarquer les pierres sculptées, représentées par les figures n^{os} 6, 7, et 8. La première représente un guerrier ; le travail est assez grossier. Cette pierre scellée sur un mur ne porte aucune inscription. La deuxième (fig. 7) est également scellée et porte une inscription qui paraît intéressante. Enfin la troisième (fig. 8) est scellée au mur de l'école grecque et se trouve assez bien conservé. Elle représente un repas : les convives sont couchés, un coussin sous le coude gauche ; une table à trois pieds est placée devant le lit ; elle paraît chargée d'un grand poisson. A gauche une femme est assise sur une chaise, et semble donner la main à l'un des convives. Fait-elle le service ? ou bien donne-t-elle la main ? La sculpture est brisée en cet endroit et ne permet pas de se rendre compte de ce mouvement.

Les villageois m'ont montré quelques statuettes en terre cuite rouge assez mal conservées. On les trouve en assez grand nombre ; mais elles ne sont pas d'un travail fini ; elles devaient être fabriquées à l'aide d'un moule, ainsi que le laisse supposer la structure et l'uniformité de ces objets.

Les monnaies sont les mêmes que partout ailleurs. Les villageois leur attribuent une valeur bien supérieure, à celle que leur attribue tout antiquaire.

Il serait du plus haut intérêt historique d'obtenir du gouvernement turc l'autorisation de fouiller ces deux régions, Aïdonchor et Amphipolis.

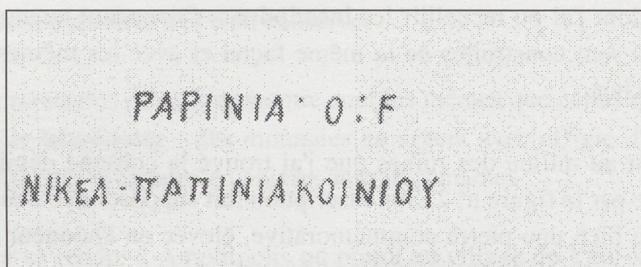


Fig 1. Inscription recueillie sur une pierre tombale d'Amphipolis

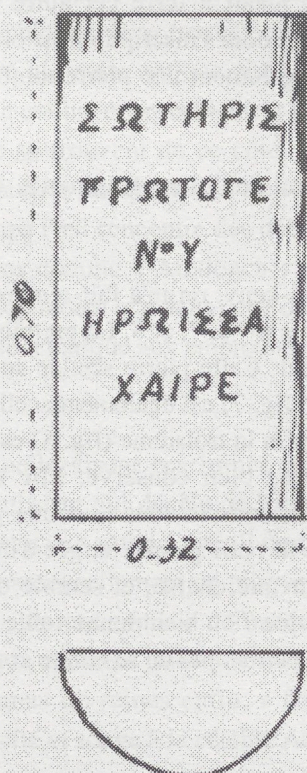


Fig 2. Inscription recueillie sur une pierre demi-circulaire d'Amphipolis

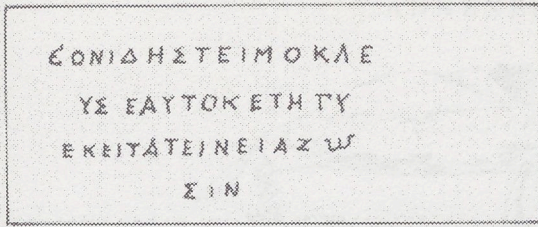


Fig 3. Inscription recueillie sur une pierre tombale d'Amphipolis

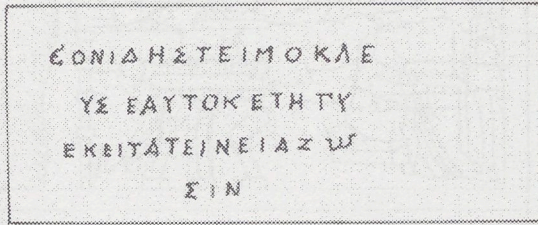


Fig 4. Inscription recueillie sur une pierre tombale d'Amphipolis

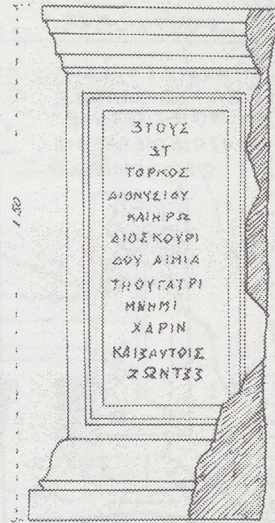


Fig 5. Piedestal isolé en beau marbre trouvé sur les ruines d'Amphipolis

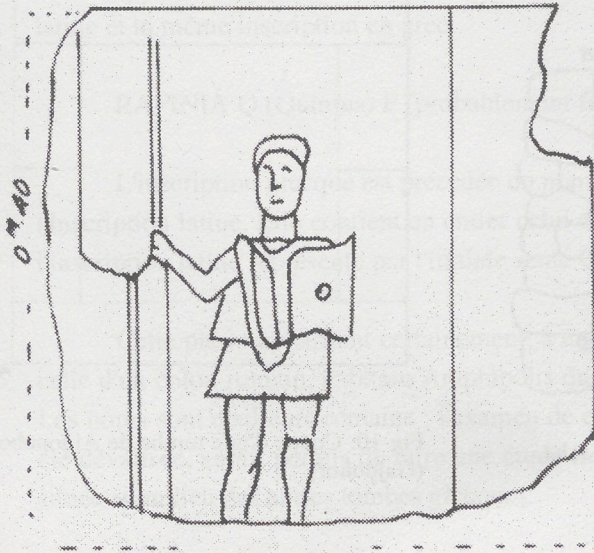


Fig 6. Pierre scellée sur un mur du village de Yeniköy (Amphipolis)

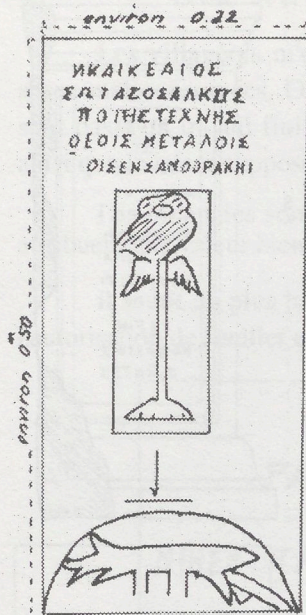


Fig 7. Pierre scellée au mur de l'église grecque du village de Yeniköy

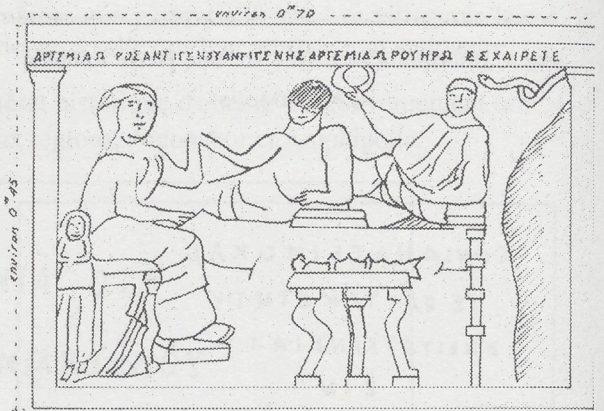


Fig 8. Pierre scellée au mur de l'église grecque du village de Yeniköy. (Amphipolis)

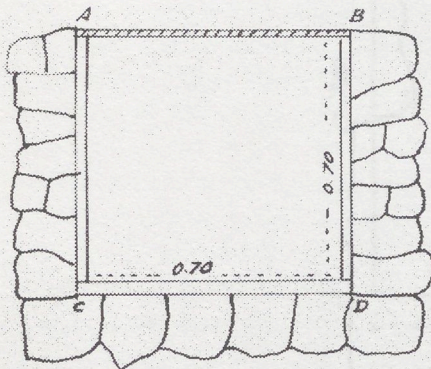


Fig 9. Coupe d'une tombe d'Amphipolis

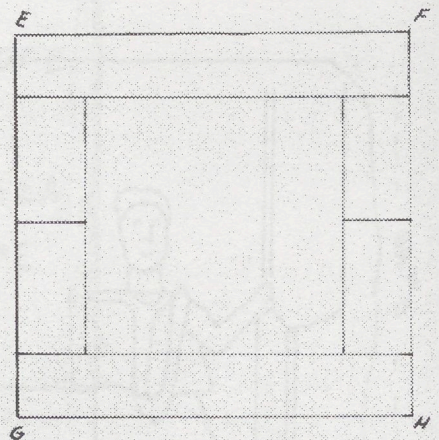
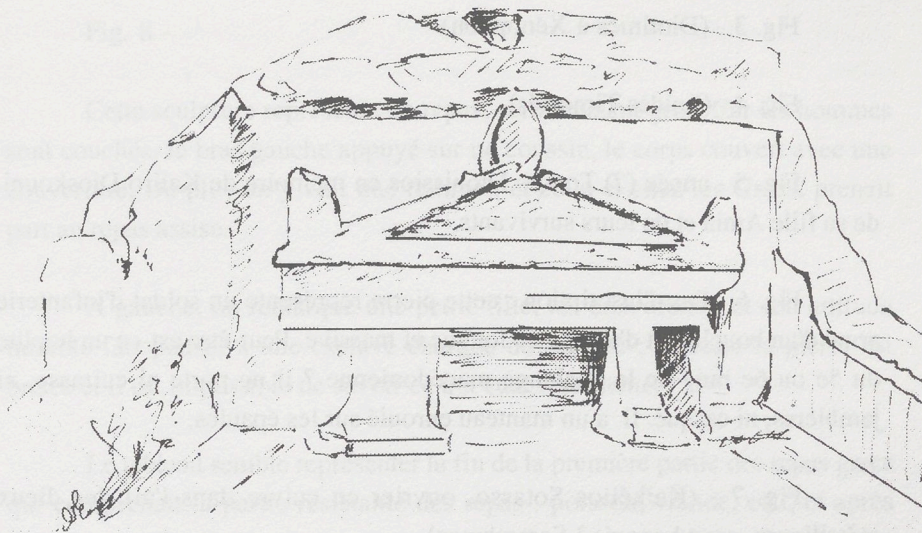


Fig 10. Coupe d'une tombe de Aidonobori (Gajdohor)



ANNOTATIONS

Fig. 1 - RAPINIA Q F. NIKEA DADINIAKOINIOY

Cette inscription est très intéressante : car elle porte une inscription latine et la même inscription en grec.

RAPINIA Q (Quinius) F (probablement filius, fils).

L'inscription grecque est précédée du nom NIKEA qui n'existe pas dans l'inscription latine. Elle contient en entier celui de QUINIUS (KOINIOY) que l'inscription latine représente par l'initiale seule Q.

Cette pierre appartient certainement, à une tombe romaine ; peut-être à celle d'un colon romain, habitant Amphipolis du temps de la colonie grecque. Les noms sont d'ailleurs romains ; l'examen de cette tombe, si elle n'avait pas été dévalisée, aurait permis de faire une étude intéressante ; car elle se trouve située au milieu des autres tombes grecques.

Fig. 2 - (Sotipis, Protogènes, héroïne, salut)

Fig. 3 - (Diotimes à Xénophon).

Fig. 4 - (Enidès Timeclés)

Fig. 5 - année (?) Torkos Dionissios en mémoire de Kaiiro Dioskouni, de sa fille Amia et de leurs survivants.

Fig. 6 - Pas d'inscription : cette pierre représente un soldat d'infanterie armé d'un bouclier et d'une lance longue et massive. Peut-être est-ce un hoplite du 5e ou 6e rang de la phalange macédonienne ? Il ne porte ni cuirasse, ni jambières, ni casque. Il a un manteau enroulé sur les épaules.

Fig. 7 - (Kaikélios Sotasso, ouvrier en cuivre dans l'art des dieux métalliques, ceux honorés à Samothrace).

Cette inscription et cette sculpture semblent former une enseigne ou bien une de ces pierres protectrices que les anciens plaçaient dans les rues et au-dessus des portes.

Les attributs représentés par la sculpture semblent être les suivants :

1° - une chouette : Athénée. (la pierre est brisée et on devine plutôt la forme de la chouette).

2° - Une caducée surmontée d'ailerons : (Mercure) Hermès, dieu protecteur des arts.

La flèche, dirigée sur le poisson, situé plus bas, semble désigner le dieu Mercure marin. Car on distinguait le Mercure céleste, le Mercure terrestre et le Mercure marin.

Le poisson paraît avaler un hameçon, grossièrement fait ; peut-être l'ouvrier en fabriquait-il ?

Fig. 8 -

Cette sculpture représente un repas, certainement grec. Car les hommes sont couchés, le bras gauche appuyé sur un coussin, le corps couvert avec une couverture. De plus on y voit une femme ; et celle-ci chez les Grecs, prenait part au repas assise.

A gauche, on remarque une petite fille, les bras croisés et son attitude humble fait penser à une esclave chargée du service ; à droite la pierre est brisée et il est impossible de savoir ce qui était représenté.

Le tableau semble représenter la fin de la première partie des repas grecs qui comprenait la partie résistante des repas : poisson, viande, etc., et après laquelle on distribuait des couronnes de fleurs et des parfums. En effet, le personnage de droite tient une couronne ; la femme qui tend la main vers le personnage de gauche (la pierre brisée nous empêche de deviner ce que cette main tient) offre probablement les parfums.

A remarquer également le trépied et la chaise du modèle grec.

ANNEXE III

Renseignements militaires sur le sandjak de Serrès

I. Situation spéciale du Sandjak de Serrès

Serrès est le chef-lieu d'une division de l'armée active et d'une division de l'armée de réserve faisant partie du 3^e corps d'armée (Salonique).

Il y a également une brigade d'artillerie de montagne et un régiment de cavalerie.

Infanterie

La division d'infanterie de Serrès comprend trois brigades mais trois de ses bataillons sont détachés à Damas.

Les chefs-lieux de ces brigades sont : Serrès, Démir Kissar et Djumaa-Bala.

Les différents bataillons de ces brigades sont repartis dans le sandjak de Serrès de la manière suivante :

a) Brigade de Serrès

à Serrès : 2 bataillons

à Zichna : 1 bataillon

à Drama : 1 bataillon (sandjak de Drama)

à Damas : 3 bataillons (Asie-Mineure)

b) Brigade de Démir-Hissar

à Démir-Hissar : 2 bataillons

à Poroy (commune du caza de Démir-Hissar) : 1 bataillon

à Pétrich : 2 bataillons

à Melnik : 1 bataillon et 1/2

c) Brigade de Djumaa-Bala :

à Djumaa-Bala : 3 bataillons, non compris les troupes dispersées aux postes frontières.

à Razlog : 1 bataillon et 1/2, non compris les troupes dispersées aux postes frontières.

à Névrokop : 3 bataillons, y compris les troupes dispersées sur le territoire du caza de Névrokop.

En résumé la division active de Serrès compte environ 21 bataillons.

En temps de paix l'effectif des bataillons de l'armée active est 600 hommes, en temps de guerre de 1.000 hommes. L'ordre donné, il y a huit jours, d'appeler sous les armes les 3 classes d'actihat (réserve de l'armée active) a pour but de compléter à 1.000 hommes les effectifs des bataillons de la division de Serrès, qui sont à 600 hommes. Aujourd'hui presque la totalité des réservistes, formant ces trois classes se trouve sous les drapeaux.

Il est à remarquer que la répartition des troupes de cette division, dans le sandjak de Serrès est constamment modifiée. Depuis bientôt cinq ans que nous nous trouvons dans ce secteur, nous assistons à un va et vient continu de bataillons, dû aux événements politiques tant intérieures qu'extérieures. Cependant ces déplacements et ces changements de bataillon ne modifient pas beaucoup l'ensemble de la répartition ci-dessus indiquée, à la date du 21 octobre.

Artillerie

La brigade d'artillerie de montagne a ses effectifs et ses cadres à Serrès, une partie de son matériel doit se trouver à la gare de Démir-Hissar. Celle-ci est une gare militaire très importante, située au débouché de la vallée de la Strouma ; des quais d'embarquement et de débarquement s'y trouvent organisés. C'est là qu'aboutit la grande route carrossable de Serrès-Démir Hissar-Djumaa Bala-Sofia. C'est celle que devront suivre soit les forces turques soit les forces bulgares qui seront appelées à opérer dans la vallée de la Strouma.

4 pièces de montagne seulement se trouvent à Djumaa-Bala.

Les cadres de cette brigade d'artillerie sont très peu instruits. Le commandement s'occupe actuellement de compléter cette instruction qu'il juge lui-même imparfaite.

Cavalerie

Le régiment de cavalerie est à Serrès. Un escadron de cavalerie se trouve à Démir-Hissar, mais il appartient au premier corps d'armée (Constantinople) : s'étant trouvé détaché en Crète, au moment du retrait des troupes turques de cette île, cet escadron a été envoyé à Démir-Hissar.

Il n'y a qu'un petit détachement de cavaliers à Djumaa-Bala.

II. Situation générale

L'État-major turc prête à l'armée bulgare le plan d'opération suivant : prendre l'offensive sur la ligne d'opération Andrinople-Constantinople et garder la défensive sur la frontière de la Macédoine.

De son côté il préconise pour l'armée turque l'offensive du 2^e corps d'armée (Andrinople) sur Sofia, en suivant la ligne d'opération : Andrinople-Philippopoli-Sofia. Le 3^e corps d'armée (Salonique), après avoir occupé avec une partie de ses troupes les territoires du nord de la Macédoine, dans le but de réprimer l'insurrection des populations bulgares qui l'habitent, prendrait également l'offensive ayant comme objectif Sofia. L'offensive du 3^e corps se prononcerait par la vallée de la Strouma et par la trouée d'Egri-Palanka à Kustendil.

Dans la vallée de la Strouma opéreraient trois divisions, dont celle de Serrès (ligne d'opération : Serrès-Démir-Hissar-Djoumaa-Bala-Doubnitza-Radomir Sofia).

Les troupes de Monastir et d'Uskup opéreraient sur la ligne d'Egri-Palanka-Radomir-Sofia.

Ces deux lignes d'opérations convergent sur Sofia et ont comme principale ligne de communication celle qui suit la vallée de la Stroumitza (Pétrich-Stroumitza-Stip-Kouprulu-Makub-Koumanovo).

Forces Turques

L'État-major turc compte pour toutes ces opérations sur les forces suivantes :

- a) 2^e corps d'armée
- 4 divisions actives,
- 4 divisions de 1^e réserve,
- 7 divisions de 2^e réserve.

b) 3° corps d'armée (Salonique)

6 divisions actives,

6 divisions de 1° réserve,

14 divisions de 2° réserve.

Il compte de plus sur la milice turque, composée d'une partie de la population musulmane, armée et commandée par des chefs d'élite, choisis à l'avance. Cette milice est évaluée à 12.000 hommes dans les régions de Roupchos (région frontière du sandjak de Drama) et de Kirkadjik (région frontière du vilayet d'Andrinople). Par ses incursions sur Tatar-Bazardjik et Philippopoli (voie ferrée de Sofia-Philippopoli-Andrinople-Constantinople) elle pourrait devenir, à un moment donné, fort gênante pour l'armée bulgare.

L'État-major turc espère en 25 jours terminer la mobilisation de toutes ces forces. Il paraît qu'un essai de mobilisation a été fait, il y a cinq mois, et que les bataillons de réserve ont été appelés à l'effectif de 600 hommes en l'espace de 25 jours, à un moment où les hommes montraient peu d'empressement à rejoindre leurs corps.

Aux 400 pièces de canon de l'armée bulgare, les deux corps d'armée turcs peuvent opposer un nombre de pièces presque trois fois supérieur, soit : 1.007 pièces, ainsi qu'une quarantaine de mitrailleuses.¹

Serrès, le 21 octobre 1908

ANNEXE IV

Lettre de Claude Farrère au Capitaine Sarrou

Ernest Renan, 29 mars 1913

Mon Cher Camarade,

J'accepte sans restriction, et avec joie, de collaborer à titre absolument gracieux à un organe parisien qui défendrait les intérêts ottomans.

¹L'armée turque possède actuellement des mitrailleuses de fabrication allemande et française. Les officiers turcs préfèrent la mitrailleuse française ; ils reprochent surtout à la mitrailleuse allemande l'inconvénient suivant : l'eau destinée à un refroidissement de la pièce, s'échauffe tellement pendant le tir, qu'elle s'évapore en produisant un sifflement et une fumée qui décèlent facilement la présence de cette arme à l'ennemi.

J'estime en effet comme vous, que ces intérêts sont liés intimement par la force de choses, aux intérêts français dans tout l'Orient. Ce n'est qu'en raison de l'abdication véritable de la France, et de la double faute énorme commise par nous, faute contre le bon sens, quand nous avons abandonné aux Slaves, sans retirer le patrimoine que tous les souverains français avaient pieusement défendu 500 ans durant, faute contre l'honneur, quand nous avons vilainement abandonné une nation alliée et amie depuis François 1^{er}, ce n'est qu'après tout cela que la Turquie, isolée et quasi trahie, a dû bon gré mal gré (et vous et moi savons avec quel regret et quelle amertume) se jeter aux bras de l'Allemagne.

De tout cœur je souhaite pouvoir contribuer n'importe comment à renouer avec la Turquie nos liens séculaires pour le plus grand avantage de deux nations sœurs par la bravoure, la loyauté et le désintéressement.

Je vous serre les deux mains, mon Cher Camarade.

Claude Farrère



TABLE DES MATIÈRES

Préambule	5
Situation générale de la Macédoine au temps de l'Empire Ottoman ...	7
Réorganisation de la gendarmerie	30
Activité du lieutenant Sarrou Hector Marie Auguste en Macédoine ...	47
La révolution jeune-turque	68

ANNEXES

I. Lettre du Colonel Tayar Bey publiée dans le journal "Tevhid-Efkâr" le 6.XI. 1921	82
II. Exposé d'un cours voyage à Aïdonchor et Amphipolis et dessins divers	85
III. Renseignements militaires du Sandjak de Serrès	95
IV. Lettre de Claude Farrère au Capitaine Sarrou	99



l'histoire en effet comme vous, que nous n'avons pu
 nous occuper d'autre chose que de la vie
 de l'individu, et de la vie de la famille, et de la
 vie de la nation, et de la vie de l'humanité.
 C'est pourquoi nous avons écrit ce livre, et nous
 espérons qu'il sera lu avec intérêt par tous
 ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Turquie
 et à la vie de son peuple.

L'auteur du présent ouvrage, M. André Lyautey,
 a été en Turquie pendant dix ans, et il a pu
 observer de près la vie de son peuple, et
 recueillir de nombreuses anecdotes et
 détails qui ont été mis en œuvre dans ce
 livre.

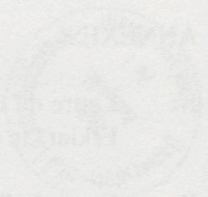
L'auteur de ce livre, M. André Lyautey, a été en
 Turquie pendant dix ans, et il a pu observer de
 près la vie de son peuple, et recueillir de
 nombreuses anecdotes et détails qui ont été
 mis en œuvre dans ce livre.

I. L'œuvre de Claude Lorraine en Espagne et en
 Italie 99

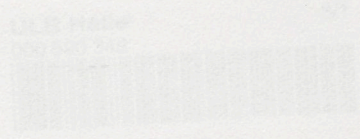
II. Recherches historiques sur les origines de
 l'Espagne 92

III. L'œuvre d'un court voyage à Andalousie et
 dans divers 84

IV. L'œuvre de Claude Lorraine en Espagne et en
 Italie 99



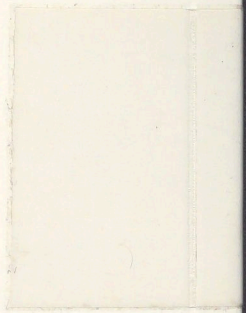
04 SA 0799



04 SA 5179

ULB Halle 3/1
000 520 349





LES CAHIERS DU BOSPHORE
XXV

LE CAPITAINE SARROU
UN OFFICIER FRANÇAIS
AU SERVICE DE L'EMPIRE OTTOMAN

Dix ans de séjour en Turquie
ou
la réorganisation de la
gendarmerie ottomane
1904 - 1914



LES ÉDITIONS ISIS
ISTANBUL

